

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Le matin est un tigre

Constance Joly

VISIT...

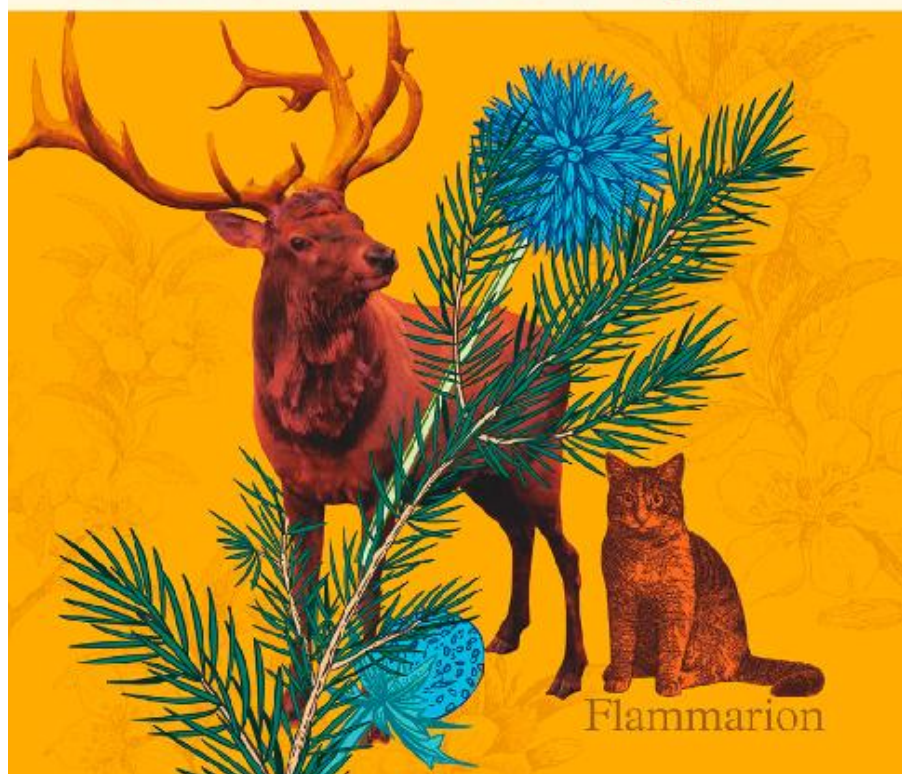
LANZAROTE
Caliente.COM

Constance Joly
Le matin est un tigre



Flammarion

Constance Joly
Le matin est un tigre



Constance Joly

Le matin est un tigre

roman

Flammarion

Constance Joly

Le matin est un tigre

Flammarion

André Breton, « L'union libre » in Clair de terre ; Raymond Queneau, « Le chardon » in L'instant fatal © Éditions Gallimard

La traduction du poème d'Emily Dickinson est de Serge Chauvin.

Emily Dickinson, « L'espoir est la chose emplumée » in Poésies complètes, traduction de Françoise Delphy © Éditions Flammarion © Flammarion, 2019.

ISBN numérique : 978-2-0814-4926-8

ISBN du pdf web : 978-2-0814-4927-5

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0814-4499-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Depuis quelques mois, la vie d'Alma se hérissé de piquants. Sa fille souffre d'un mal étrange et s'étiolé de jour en jour. Tous les traitements échouent, et les médecins parlent de tumeur. Mais Alma n'y croit pas. Elle a l'intuition qu'un chardon pousse à l'intérieur de la poitrine de son enfant. On a beau lui dire – son mari le premier – que la vie n'est pas un roman de Boris Vian, Alma n'en démord pas. À quelques heures d'une opération périlleuse, son intuition persiste. Il ne faut pas intervenir. C'est autre chose qui peut sauver sa fille... Elle, peut-être ?

Dans une langue merveilleusement poétique et imagée, Constance Joly met en scène l'histoire de ce que l'on transmet, malgré nous, à nos enfants. Le matin est un tigre parce que, certains jours, la vie est un combat et qu'il faut bien arriver à s'en débrouiller.

Constance Joly travaille dans l'édition depuis une vingtaine d'années

et vit près de Paris avec sa famille. Le matin est un tigre est son premier roman.

Le matin est un tigre

Pour faire une prairie,
Il faut un trèfle et une abeille,
Rien qu'un trèfle, et une abeille,
Et puis la rêverie...
Si les abeilles sont rares,
La rêverie suffit.

Emily Dickinson

Pour Louise

C'est un jour blanc, éreinté, qui n'a envie de rien. Un matin à mettre du bois dans le poêle, et à se recoucher immédiatement. Ou bien à se lever, à la rigueur, mais pour écouter un disque sur le tapis, quelque chose qui râpe un peu. Un matin à ranger ses trésors, à écrire une lettre à la main, à manger du beurre de cacahuète. Un matin à guetter le filet d'or du soleil border les toits, en tirant sur sa cigarette, le cul d'une tasse de café dans sa paume. Au lieu de ça, aller attraper un jean, réveiller Billie, et essayer de ne pas louper le RER de la demie.

Alma descend dans la cave, la chambre baignée d'ombres a une vieille odeur de tabac froid. Sous les draps : un fouillis de boucles, un bras laiteux qui dépasse ; au-dessus : un cendrier plein sur un carton à pizza. Elle s'assied sur le lit, une main sur le drap qui fait une montagne. Billie respire doucement, faisant frémir une boucle de ce châtain doré qui est le sien. Alma écarte le rideau. Les flocons tombent en armée serrée. Le café avalé brûlant, le baiser à l'odeur de foin au sommet du crâne de sa fille, il est temps d'aller enfiler ses bottes.

Alma descend la rue sans vraiment la voir. Elle est encore prise dans le filet de sa nuit, il y a des images effilochées d'un rêve qui frétille au fond, qu'elle voudrait attraper. Elle croise son voisin au pantalon bouffant, sa démarche sautillante, l'étincelle brève de son regard et son sourire qui veut dire « va chier ». Le rêve s'est esquivé, le ciel a une couleur de craie. Dans le creux de la pente, l'enseigne de la boulangerie clignote sans son L, qui s'est cassé la gueule depuis au moins un an. Elle se souvient de l'histoire qu'on raconte. La boulangerie, autrefois, abritait une poissonnerie. Le poissonnier aimait sa jeune et jolie femme à la folie, mais celle-là en aimait un autre, qui travaillait à Rungis. Un jour, en plein milieu des brochets et des truites,

le poissonnier a trouvé un mot d'amour dans la blouse de sa jeune épouse, et il lui a planté un couteau en plein cœur. La belle jeune fille est tombée sur le carrelage, et ses yeux grands ouverts rappelaient ceux des merlans, figés dans la glace.

Un drame poissonnier, presque un opéra, Alma imagine la succession des actes, le décor kitsch tout en écailles peintes qui brillent, et tabliers de plastique jaune. Elle sourit, il n'y a pas de quoi, elle le sait, mais elle sourit quand même. Acte 1, l'amour du couple de poissonniers, frais comme un gardon, Acte 2, l'adultère avec le beau marin pêcheur sur les étals de Rungis, Acte 3, l'amour qui se finit sur le carrelage, un couteau à viscères sanglant à terre. Elle lève le nez, est-ce que le ciel va enfin s'ébrouer, comme un chien dans une rivière, secouer ses cendres, éclabousser le monde de lumière ? En attendant, s'engouffrer dans la rame. L'aquarium de la journée qui commence.

Depuis quand Alma se sent-elle comme ça ? Vide ? Au bord du monde ? Comme si elle penchait légèrement ? Elle ne sait pas le dater exactement, même si elle situe le moment à la fin de l'enfance. Était-ce quand elle avait pris douze centimètres en un été ? Elle avait alors poussé comme une plante sauvage, et était soudain devenue la plus grande de sa classe, la plus « femme » aussi. Elle avait alors adopté une posture un peu courbée, comme pour s'excuser. Elle s'était efforcée de disparaître, ce n'était pas si difficile : il suffisait de parler bas et de rêver fort. Et puis, à force de se noyer dans le paysage, elle avait fondu sans bruit, un pétilllement dans l'eau, comme un cachet d'aspirine. Quelque chose en elle s'était lentement dissous.

Alma avait perdu sa densité.

Et depuis six mois que Billie va mal, le monde, lui-même, semble se brouiller. Les ombres glissent, les contours s'estompent. Alma se réveille souvent la nuit avec des aiguilles dans les pieds, le cœur affolé, piégé dans ses côtes et du coton dans la bouche. Elle tente des exercices de respiration, mais c'est en inhalant la fumée de sa cigarette qu'elle parvient à retrouver son souffle. Pour aller travailler, Alma se branche sur la fréquence « rêverie », les pieds avancent tout seuls, mais elle s'évade. Elle imagine la mer derrière des barres d'immeubles, elle voit les visages d'enfants dans ceux des adultes qu'elle croise, elle discerne des paysages dans le crépi des maisons, devine des silhouettes dans le carrelage de la salle de bains.

Alma a l'impression que tout ce qui s'agite autour d'elle, et qu'on

appelle la vie, lui échappe.

Depuis ses quatorze ans, il y a six mois, Billie souffre en effet d'un mal étrange. Elle tousse, maigrit à vue d'œil et se plaint de douleurs au thorax, comme si une plante vénéneuse poussait dans sa poitrine. Alma pourrait presque deviner des feuilles maléfiques bordées d'épines sous la crème pâle de sa peau. En secret, elle appelle « le chardon » le mal qui a pris sa fille. Billie est fragile, une fleur en verre soufflé, aux nervures bleues que ses parents ne savent plus bien approcher. Confusément, Alma se sent responsable du mal de Billie. Elle se demande si la mélancolie infuse souterrainement et contamine ceux que l'on aime. Billie et elle sont si proches, depuis toujours. Billie sent tout, sait tout, devine tout de sa mère. Elles se mélangent comme du lait dans de l'eau, formant un même nuage. Alma se souvient que Billie a su, lorsque Alma s'était cassé la cheville. Elle faisait une randonnée à cheval avec son club, et s'était brusquement arrêtée de trotter. Elle avait dit à sa mère le soir même, je ne pouvais plus avancer, je savais qu'il t'était arrivé quelque chose. Billie est une enfant anormalement sensible et intuitive. Son empathie est rare. Alma a toujours été étonnée de sa capacité à la « soigner ». Un jour où, malade, elle avait été prise de vomissements au bord d'une petite route, Jean s'était éloigné, vaguement dégoûté ; Billie, elle, avait accompagné sa mère dans le bosquet où elle vidait ses tripes, lui caressant la tête, lui tendant un linge mouillé. Elle n'avait pourtant que six ans.

Avec son regard bleu pâle, ses boucles d'or patiné, Billie a un air très ancien, comme une gravure XIX^e. Mais, davantage que ce physique séréphique, c'est son expression grave qui frappe. Même nouveau-né, le regard de Billie semblait signifier à Alma qu'elle était une vieille mûne, et cette profondeur perturbait sa mère. Toutes les deux ont

développé une relation siamoise. Alma a d'ailleurs beaucoup joué à ce jeu avec Billie : lorsqu'elles trouvaient des amandes jumelles dans la même coque, chacune devait en manger la moitié, et le lendemain, la première qui disait à l'autre « Bonjour Philippine » avait gagné. Alma et Billie sont les deux moitiés du même fruit. Elles ont un langage à elles : une « choulerie » (ou une « oyoterie ») désigne quelque chose d'adorable, « se taper la duisse » signifie avoir les boules ; « badance » c'est la poisse absolue. Dans les noms d'amour, « Graine d'anchois » est le plus usité, bien que « dechti » lui vole parfois la vedette. Ces mots inventés par Billie sont si puissants que sa mère a oublié comment les dire autrement.

Alma a déjà tenté, un soir, de lui parler de son angoisse. Billie, euh écoute (elle chuchotait). Tu es le trésor de ma vie. Tu vois, j'ai juste peur de... Alma avait les mains moites, elle ne savait pas comment poursuivre. J'ai l'impression de t'infuser mon mal-être, je... est-ce ma faute si tu es malade Billie ? Billie... Billie avait secoué la tête, les yeux mi-clos. Alma attendait une réponse. Une pie s'était envolée depuis les branches du frêne. Au bout d'un moment, elle s'était aperçue que Billie avait des écouteurs dans les oreilles et qu'elle n'avait rien entendu. Alma s'était trouvée stupide avec ses histoires.

Depuis, elle n'a jamais eu le courage d'aborder de nouveau la question avec sa fille.

*

Ces derniers mois, le désir a reflué sans qu'Alma ne s'en aperçoive. Son corps est une carcasse vide. Comme si Alma était tout entière contenue dans sa tête, un endroit où les circuits nerveux clignotent follement, allument des lumières aux carrefours, et que le reste était plongé dans le noir. Alma est une exilée de son corps. Aussi, depuis le début de la nouvelle année, une valise est-elle apparue à son bras. Elle est petite mais compacte, son poids la déséquilibre du côté gauche. Elle l'a tenue pour la première fois après le séjour à Lille avec Jean. Billie passait le week-end chez la sœur de Jean, elle semblait aller mieux depuis quelques semaines. Il avait insisté pour qu'ils partent ensemble, qu'elle lui fasse confiance à nouveau et le suive n'importe où, pointe ton doigt sur la carte, oui voilà comme ça (bon, c'est tombé sur Lille).

Lille. C'était un début. Jean avait choisi un hôtel au charme suranné, hall miniature patiné de boiseries, intérieur anglais en liberty,

moquette moelleuse, tons or et rose. Leur chambre était minuscule mais calme, donnant sur l'église. Une maison de poupées. Un lit profond, une commode ancienne encaustiquée, garnie d'un bouquet de pivoines délavées. Ils étaient sortis dîner de beignets au sucre et de bière blonde. Ils étaient roses, dehors dans l'air frais du Nord. Alma regardait de temps en temps le profil de Jean se découper dans l'orange du soir. En rentrant à l'hôtel, Jean l'avait caressée dans l'ascenseur vieillot. Elle avait ri nerveusement, elle avait peur que la machine ne se bloque, mais en fait elle pensait à autre chose. À son Thomas Hardy, qu'elle avait oublié dans le train. Elle n'avait rien apporté d'autre à lire, et elle se maudissait. Alma songeait à Tess, à son tourment d'amour. Elle l'avait laissée seule dans la lande. Et elle, elle était ici, dans un ascenseur cahotant avec un mari qui sentait la bière. Laquelle était la plus perdue ? Alma n'avait pas pu faire l'amour avec lui ce soir-là. Elle n'en avait plus envie. Jean s'était retourné de son côté, comme un enfant abandonné. Sa bouche qui avait été comme une fontaine autrefois semblait à Alma aussi désirable qu'une éponge. Elle n'y arrivait plus. Elle n'y arriverait plus. Comme elle était couchée, elle n'avait pas senti le poids de la valise. Mais la valise avait passé la nuit avec eux pourtant, au milieu du lit, son cuir froid contre leurs jambes. Le lendemain matin, Alma s'était levée en la tenant. Elle n'était pas lourde, pas du tout. Une petite valise marron, quelconque, avec écrit dessus : « Je ne fais plus l'amour. » Chaque jour, depuis, elle l'accompagne et pèse de plus en plus lourd. Parfois aussi, Alma oublie son poids. Lorsqu'elle lit, lorsqu'elle est absorbée par un paysage. Mais toujours elle la retrouve. Surtout lorsqu'elle est en société. Et Dieu sait qu'il n'est pas facile de danser avec une valise, même petite.

Un chardon. Une valise. Une fille malade. Alma est incapable de déchiffrer le rébus qu'est devenue sa vie. Alors, elle rêve de plus belle. Rêver rend les choses moins lourdes. Sans en avoir totalement conscience, elle s'est fabriqué un espace un peu moelleux entre elle et le monde. En y réfléchissant, elle a toujours agi ainsi. Quand elle était petite, et que la journée lui paraissait moche, elle cherchait des couleurs. Après avoir vu *Les Demoiselles de Rochefort* au cinéma, elle avait décidé que le rose et le jaune étaient la plus belle combinaison au monde. Françoise Dorléac, la jaune (sa préférée), et Catherine Deneuve, la rose, étaient l'essence même de la beauté et de la joie. Alma cherchait donc à attraper du regard n'importe quoi de jaune :

une voiture depuis la fenêtre, un bol, une robe de sa mère, pour l'associer aussitôt avec le rose de la couverture d'un livre ou d'une fleur. Quand elle avait combiné du regard les deux couleurs, la vie était alors un peu plus douce. Lorsqu'elle était seule chez elle, Alma se glissait dans la penderie de sa mère, et, vêtue d'une robe jaune d'or bien trop grande pour elle, elle chantait comme ses héroïnes : *Nous sommes deux sœurs jumelles, nées sous le signe des Gémeaux.*

Alors, le silence blanc de son appartement, le bourdonnement des voitures, les bouderies de ses amies, tout cela disparaissait dans ce kaléidoscope joyeux.

Aujourd'hui, Alma ne fait rien d'autre que de chercher en elle la gamme de couleurs la plus douce. Aussi, les héroïnes de ses romans, les devantures des vitrines, les affiches de la ville, la lumière sur les murs, un feuillage frissonnant, tout est passé à son filtre et recyclé dans sa grande usine à rêves.

Alma ne s'attarde sur rien, son regard ne cherche pas à retenir ou à expliquer, il engrange du beau là où il est disponible. Sans trier, il passe de l'humidité d'un regard au vert d'un tilleul.

C'est ainsi qu'Alma tient le coup.

Alma sort du métro, emmitouflée dans sa grosse écharpe piquée de flocons. Sous le ciel blanc, le fleuve a une couleur de mercure. De sa mère, libraire renommée, décédée lorsqu'elle était jeune femme, Alma a hérité un emplacement de bouquiniste et le stock qui allait avec. Ces deux boîtes remplies de livres anciens, de Pléiade, de vieux poches, et de lithographies de plantes et d'animaux sont tout ce qu'elle lui a laissé, avec une remise contenant soixante-dix mètres cubes de livres très précieux et rares. Des manuels de botanique côtoient des traités de médecine, de pâtisserie, d'astronomie, de chirurgie et des romans, picaresques, d'aventures, satiriques ou libertins. Une caverne d'Ali Baba. La mère d'Alma le disait à sa fille : bouquiniste, c'est un métier de dingues. Ah ça, faut du caractère : faire sa place à Drouot, soulever les devantures en fer des boîtes, tenir bon tous les jours et par tous les temps sur les quais. J'en ai vu des cinglés, des acteurs, des chanteurs : tous des alcoolos. Ah ça je suis aux premières loges, les quais c'est fauteuils de première classe.

Alma ne rêvait pas de reprendre l'affaire de sa mère. Elle songeait moins à vendre les livres qu'à les publier. Mais lorsque sa mère est morte, elle n'a pas eu le cœur de lâcher. Elle avait mis des années à faire fructifier son affaire, et, à force de soins, la librairie était devenue un magnifique rosier dévorant.

L'emplacement est l'un des meilleurs de Paris : central, au début de la longue chaîne des bouquinistes. Ceux tout là-bas au bout, près du Louvre, ne vendent que des affiches de Jim Morrison, des polars en poche et des tours Eiffel. Ils sont fréquentés par les touristes japonais, qui tendent leur perche à selfie devant les étalages (Alma est bien heureuse de n'avoir pour clients que des vieux bougons, des

professeurs, des habitués, des maniaques). Le bruit et la pollution sont les adversaires quotidiens des bouquinistes, et Alma a les yeux qui piquent et des maux de tête chroniques. Deux jours par semaine, elle emploie un « ouvre-boîte », un étudiant serbe, jeune homme long et olivâtre, qui lui tient ses boîtes pendant qu'elle va à Drouot. À l'Hôtel des ventes, lorsqu'elle va acheter, elle est la seule femme parmi tous les marchands. Alma s'est imposée au fil des ans, elle a même créé le Salon de la carte ancienne, un salon chic devenu une référence, qui se tient annuellement dans un grand hôtel, où des plans de l'Iran médiéval, des océans et des cartes du monde aux couleurs passées attirent de riches hommes d'affaires et des géographes passionnés.

Alma Calet, livres anciens et modernes. Littérature, Philosophie, Histoire, Géographie, Religions, Sciences, Médecine, Beaux-Arts, Mouvements artistiques du début du XX^e siècle (dadaïsme, surréalisme). Sélection de livres rares et précieux : éditions originales, livres avec envoi, livres illustrés, atlas... Spécialité de cartes et de planches botaniques. Au plaisir de vous recevoir.

Tu parles, se dit Alma en parcourant le descriptif de son nouveau catalogue. Si je résume, ça donnerait plutôt ça :

Alma Calet. Quadragénaire dépassée par les événements. Phobique. Irrationnelle. Dépressive. Peurs variées : Nager. Le train, l'avion, le bateau, le téléphérique. Ne baise plus. A une fille qui s'étirole d'une maladie inconnue. Spécialité de crises de panique lorsqu'elle dort seule la nuit. Passez votre chemin.

À 11 heures du matin, les quais commencent à se remplir : quelques touristes en chapka, le défilé des habitués, ses boîtes sont recouvertes d'une fine pellicule de neige. Alma a juste le temps de se prendre un petit café *Chez Arsène*, le patron du bar juste en face. C'est le moment de la matinée qu'Alma préfère. La banquette à droite de l'entrée, juste avant l'ouverture des boîtes. Alma rêve encore un peu. Dans l'onde brune de son expresso, elle essaie de ne pas penser à Billie, de plus en plus maigre, de plus en plus silencieuse. Elle voit des images tourner : Paris dans une brume dorée, la grande roue de la fête foraine, scintillante. Un soir qui se fond dans les bleus, un nuage comme une grande virgule dans le ciel. La pochette d'un disque de Patti Smith. Jean qui dort sous le prunier en fleur... un poème lui vient...

Je suis une anémone
Aux souples tentacules
Les gonds rouillés d'une porte

Une robe un peu ridicule
Je suis une sirène
Résonnant dans un port
Un restaurant de nuit éclairé au néon
Une mélodie qui s'achève et qui résonne encore
Je suis le soleil rose
Qui se pose sur ton front

La vision a du mal à se dissoudre, l'anémone palpite quelque temps dans le café d'Alma. Quand elle relève la tête, il neige à gros flocons, mais le trottoir est déjà noir de boue. Alma coince les tréteaux et prépare sa devanture. Elle sort les livres de la collection blanche de Gallimard sous plastique, dispose les Pléiade, accroche ses lithographies à des pinces sur un fil courant sur toute la longueur de la boîte. Des dessins délicats de mousses spongieuses, de lichens, d'ombellifères et de champignons : des *Deutzia gracilis*, des *Datura stramonium*, des *Ilex aquilifolium*. Le froid pique, les voitures font un bruit de presse-purée dans la neige. Alma a l'impression de vivre dans un pot d'échappement. Elle déplie son petit fauteuil, et sort son Thermos de café. Bientôt, une cliente vient lui demander un vieux traité de biologie cellulaire qu'elle a repéré sur le catalogue. Alma l'a toujours, oui, mais il est à la remise, elles prennent rendez-vous. Cette femme a une voix très aiguë, qui lui rappelle celle du médecin que Jean et elle sont allés consulter pour Billie. On ne sait pas encore exactement ce dont souffre votre fille. Ça ressemble à un *Elephantus trachoma*, ou syndrome de Leverrier-Gausseins, du nom des médecins qui ont découvert quelques très rares cas, une personne sur dix millions touchée en France. La maladie progresse par poussées, comme des poussées de fièvre, elle atteint d'abord l'appétit du malade, qui maigrit beaucoup, puis les muscles, et ses centres nerveux. La complication de ce syndrome est l'atteinte du muscle du diaphragme, auquel cas il faut intuber le patient et le placer sous assistance respiratoire. Mais dans plus de 60 % des cas, la maladie régresse spontanément, sans laisser de séquelles. On penche pour le SLG. Il va falloir surveiller. Si elle fait des fausses routes en mangeant ou en buvant, il faut tout de suite l'hospitaliser. Vous comprenez ?

Vous comprenez ?

Vous comprenez ?

Alma a un vertige soudain. Comme si les voix aiguës lui jetaient un sort. Mais non, pas de sortilèges, cesse de faire ta cinglée. Elle ne va

pas commencer à avoir peur des voix aiguës maintenant. On aurait pu lui annoncer la maladie de sa fille d'une tessiture grave et veloutée, que cela n'aurait strictement rien changé.

Après le départ de sa cliente, Alma laissera longtemps les flocons froids tomber dans ses yeux brûlants.

Quelques jours plus tard, une autre valise apparaît dans la main droite d'Alma. Elle n'a pas la même forme. Elle est beaucoup plus encombrante. Une malle. Et très lourde. Du genre à vous cisailer la paume. Elle rééquilibre les choses ; du coup, le corps ne penche plus du côté gauche. Parfois, Alma s'interroge : est-elle venue dans sa vie pour rééquilibrer sa personne tordue ? Elle s'en passerait bien, mais en attendant, la valise est là. Alma l'a tenue pour la première fois lorsqu'elle a déposé celle de Billie à l'hôpital. Elle a rangé ses affaires dans le minuscule placard face à la salle d'eau. Elle a tenté de trouver un ordre : ici, les sous-vêtements, là, les pantalons, là, les pyjamas. Mais elle a vite vu que tout allait se mélanger, alors elle a fait du mieux qu'elle a pu et lancé la valise au-dessus de la haute armoire. Elle a passé un peu de temps avec Billie, elles ont pris un café vanille à la machine du couloir. Quand elle s'est retrouvée en bas de l'hôpital, Alma a constaté que sa main droite était toujours alourdie. Elle avait oublié de ranger la valise de Billie... puis elle s'est souvenue que non : elle l'avait jetée par-dessus l'armoire, et elle y était restée. Alma a alors regardé sa main droite : une autre valise était apparue. Noire. Brillante. Neuve. Il y avait marqué dessus : « Ma fille est hospitalisée. » Allons bon, s'est-elle dit. Il va me falloir des forces.

Ce soir-là, dans sa chambre, Alma songe au cosmos et aux astres. Elle voudrait frotter sa peau, jusqu'à décaper la vieille corne de mélancolie qui la recouvre. Retrouver la poussière d'étoiles dont elle est constituée. Allongée sur le flanc, la tête tournée vers le ciel noir, Alma se rejoue le cinéma de la rencontre avec Jean. C'était il y a vingt-deux ans. Ils se sont rencontrés un soir de printemps chez un ami commun au dix-septième étage d'un immeuble du quinzième

arrondissement. On y écoutait Neil Young, on y mangeait des toasts au tarama, renversés sur le lit qui occupait toute la pièce. Alma n'avait pas envie de sortir ce soir-là, Juliette l'avait suppliée. À l'aller, dans le métro, elles avaient mangé des pistaches, qu'elles s'envoyaient directement dans le bec, en chantant un air de Gainsbourg à deux voix. *Je n'ai besoin de personne en Harley-Davidson* (Alma enchaînait : droiiiiing droiiiiing droiiiiing), *je n'reconnais plus personne en Harley-Davidson* (droiiiiing droiiiiing droiiiiing). Elles avaient fait rire les vieilles dames en face. Au métro Pasteur, le soir était mauve, bordé d'or, des feuilles de marronnier étaient percées de lumière. La petite soirée haut perchée était folle et gaie, comme une guirlande qui ballotte au vent. Lorsque Alma avait vu Jean entrer dans le petit appartement, elle avait eu le cœur qui pince, et était allée directement se remettre du rose, ou du rouge, enfin de la couleur quelque part, dans la salle de bains. Elle en était ressortie la bouche en guimauve, une main passée dans ses longues boucles brunes, dans une démarche qu'elle voulait élastique, et s'était étalée dans l'entrée. Une glissade due à une sangle de guitare en travers du passage. Leur histoire d'amour avait commencé alors que le menton d'Alma râpait la moquette ; Jean l'avait galamment relevée en lui remettant une de ses chaussures, envolée dans la chute. Un brin excessive, Alma avait littéralement illustré l'expression « tomber amoureux », tout en livrant sa propre version de *Cendrillon*. Au moment où elle s'y attendait le moins, elle avait trouvé chaussure à son pied.

Jean était comédien. Tout ce qu'Alma n'avait jamais connu. Jusqu'ici, elle n'était tombée amoureuse que d'hommes qui ressemblaient à des filles : l'un avec les cheveux longs jusqu'aux épaules, l'autre gracieux comme une biche, à la peau caramel, aux traits délicats. Tous plus ou moins guitaristes (Alma avait une grande culture musicale désormais, et savait distinguer d'emblée le son d'une Telecaster d'une Les Paul, grâce à ses amoureux). Jean, lui, était très masculin, avec des mains épaisses. Il ne jouait d'aucun instrument, sauf de lui-même, tout entier. Sa voix était grave et douce. Son humour, déconcertant. Son rire faisait se retourner les gens. Une tignasse brune magnifique, et des sourcils fournis. Il dépassait Alma de deux têtes. Dans ses bras, elle se sentait comme sous la ramure d'un arbre, entièrement protégée. Ils habitaient très près l'un de l'autre. Après la soirée du dix-septième étage, ils se revirent souvent. Ils ne

firent pas l'amour tout de suite. Ils passèrent d'abord des nuits entières à se faire écouter les morceaux qu'ils aimaient. Alma lui fit découvrir Sly Stone. Jean lui fit découvrir Curtis Mayfield. Alma était plutôt Lennon. Jean, plutôt McCartney. Ils décidèrent qu'on n'allait pas chipoter, et qu'on pouvait passer aux choses sérieuses. Jean avait la peau très blanche. Alma s'enfouissait dedans comme dans de la pâte à pain. Lui la dévorait, sa peau était celle d'une amande, lui disait-il, et son goût pareil. Elle avait faim de lui, tout le temps et lui, d'elle. Ils passèrent des vacances en Provence, trois jours où ils ne quittèrent pas le lit, burent du pastis dans l'appartement aux persiennes closes, et se montrèrent leurs albums de photos d'enfant. Ils constatèrent qu'ils s'étaient beaucoup ressemblé vers huit, neuf ans. Au retour, Jean avait emménagé dans sa maison. À l'époque, Alma travaillait dans les livres. Elle était lectrice pour une maison d'édition, et avalait chaque semaine des kilomètres de romans d'horreur pour enfants qu'elle devait noter. Elle récrivait aussi une série de romans sur des danseuses tout en rédigeant, pour elle-même, un essai sur Alexandre Dumas. Jean travaillait comme rédacteur-analyste au ministère de la Défense (on était loin des amoureux aux cheveux longs) et mettait en scène une pièce très drôle d'un auteur allemand, sur les contreforts de Pigalle. Avec ça, ils avaient de quoi se payer à manger dans les cantines chinoises de leur quartier. De toute façon, ils n'avaient pas très faim, ils étaient trop occupés à s'aimer.

Avance rapide. Alma se repasse la séquence Billie. L'enfant vient très vite s'ajouter à leur existence. Billie est un prénom rond et blond. Alma a toujours pensé que les « i » étaient jaunes, et en dépit de sa célèbre incarnation noire américaine, « Billie » lui évoque la blondeur. Jean a aimé ce prénom, qui ne peut se prononcer que dans un sourire ouvert. Billie est une extraterrestre, dorée, aux yeux bleus, un négatif de ses parents. Une force de la nature, potelée comme un chapon, sucrée comme une pêche. Une enfant grave, à la voix feutrée, aussi physique qu'elle est discrète. Ils sont tellement heureux tous les trois ensemble qu'on ne sait même pas comment le raconter. Il y a des frayeurs, bien sûr. La fois où Alma prend cet engin de l'enfer pour monter Billie dans leur appartement au cinquième étage en oubliant de lacer son bébé dedans : Billie dévale les marches sur la tête dans sa petite combinaison de cosmonaute qui, heureusement, amortit la chute. La fois où Alma (encore elle) sort les poubelles sur le palier

avant qu'un coup de vent ne l'enferme dehors. Billie est en train de dormir dans son berceau. Les pompiers escaladent l'immeuble et entrent dans la chambre du bébé par la fenêtre des voisins. Billie se cache les yeux dans son singe, entourée de gaillards casqués et hilares. D'autres incidents encore pourraient être épinglés sur la corde à linge foutraque et venteuse de leur vie. Mais en vérité, Alma, Jean et Billie formaient comme les trois notes d'un accord parfait, ou comme les trois couleurs primaires. De leur association ne naissaient que des hasards heureux. Alma n'en était pas étonnée : comme tous les grands rêveurs, elle n'avait toujours envisagé que le meilleur.

Alma est un vieux soldat. Son armure est confortable : chapka, doudoune, moufles de bufflonne, Moon Boot. Elle a un peu chaud dans le train. Contre qui se bat-elle ? Quelle est sa guerre ? Alma guerroye contre le silence et la peur, contre sa propre marée noire, qui menace de les engloutir tous les trois depuis quelques mois. Audehors, les tours en forme d'épis de maïs dressent leur cœur de béton vers le ciel blanc. Alma a peur des trains, des métros, des RER et des œufs, ceux que l'on prend pour gravir la montagne. Dans la rame, elle se sent de nouveau prisonnière d'un bocal, comme un poisson qui suffoque, les branchies affolées. Mais Billie a besoin de sa mère, même de carton-pâte, et l'hôpital de Billie n'est accessible qu'en train. C'est ainsi qu'Alma trace chaque matin ses grands pas d'animal traqué dans la poudreuse, sa combinaison de guerrière duveteuse sur la peau. À chaque station, quand les portes se ferment, son cœur rétrécit dans sa poitrine. Alors, dans les oreilles, elle a de l'onctueux. Du crooner, du sirupeux, du féérique. Tandis que la grande banlieue défile sous son regard, c'est Cole Porter, Nat King Cole, ou Frank Sinatra qui la prennent dans leurs bras. Leurs voix soyeuses absorbent l'acidité du jour. C'est toujours une surprise pour Alma d'être bien arrivée. Elle a fait un long voyage, celui que font tous les matins des hommes déjà fatigués, des femmes aux traits et aux cheveux tirés. La grande armée des travailleurs courageux, mal payés, engourdis devant l'écran de leurs téléphones. Alma s'arrange de plus en plus avec son ouvre-boîte, le grand Serbe. Mieux valait être bouquiniste que travailler dans une maison d'édition finalement : comment aurait-elle fait pour Billie si elle devait pointer au bureau ? Jean travaille le soir, il joue une pièce depuis six mois, une comédie grand public au titre stupide, mais qui marche,

et dont les prolongations s'accumulent.

L'hôpital est un peu loin de la gare. Il faut d'abord traverser la ville par un chemin très compliqué. Un rond-point, longer l'autoroute (floc floc font ses Moon Boot), obliquer au niveau de l'hypermarché, traverser le lotissement planté d'une forêt de peupliers (elle aime bien arriver à la maison ocre, avec les rideaux brodés, dernière de la rangée). Ensuite, l'hôpital émerge comme une molaire dans une bouche édentée, plantée dans la gencive saumon du parking. L'image la fait sourire, elle se dit chaque jour qu'elle a une dent contre cet hôpital. Et c'est injuste, bien sûr. L'hôpital aide Billie à ne pas devenir transparente, et à la remettre debout dans ses quatorze ans.

De quoi souffre-t-elle exactement ? Personne ne sait le dire, et les grands spécialistes se succèdent à son chevet. Anorexie ? Dépression ? Psychose ? Syndrome de Leverrier-Gausseins ? Les médecins ne parviennent pas à cocher les cases d'une maladie spécifique. Il y a de tout cela, et pas seulement. Comment expliquer la toux de Billie, son sentiment d'oppression, les veines bleues qui apparaissent sous sa peau transparente et qui dessinent comme un entrelacs de feuilles ? Est-ce qu'un chardon aurait véritablement migré dans la poitrine de sa fille ? Un chardon d'autant plus vigoureux que Billie est un jeune terreau fertile ? Alma n'ose parler à personne de son intuition. Un chardon. Et puis quoi encore. Elle n'est qu'une sale rêveuse.

Alma a apporté à Billie tout ce qu'elle lui a demandé. Des feutres neufs et des mandalas complexes. Des cartes postales et du scotch imprimé. Du gel douche à la mangue, une crème pour les mains. À la machine, elle leur prend deux cafés vanille. Elle suit le couloir orange, puis le vert. Elle monte jusqu'au huitième étage, derrière une famille d'Antillais éplorés. Elle pense à sa fille, tout là-bas, chambre 5. Son cœur à l'hélium.

Billie. Billie. Billie.

La chambre de sa fille est immense. Elle donne sur l'autoroute au loin. Billie lui dit que le soir, elle regarde les voitures serpenter sur les voies rapides dans un collier de lumières. Ensemble, elles décorent la chambre avec le scotch. Elles écrivent LOVE, elles écrivent FUCK, elles regardent un bout d'émission sur les loutres. Elles écoutent les vieux groupes qu'aimait Alma, quand elle avait quinze ans. Alma accompagne Billie goûter avec les adolescents du service. Certains ont des tuyaux dans le nez. D'autres sont reliés à une grande perfusion.

Billie indique du menton à Alma le garçon. Celui qui ne mange que du bleu. Pas le fromage. Des choses bleues. C'est un casse-tête pour le service. Alma a une pensée brève pour les parents du petit. Mais son muscle compassionnel est engourdi. Elle a elle-même ses valises, et ça lui suffit bien. Penser à celles des autres l'épuise. De retour dans la chambre, Billie commence un mandala, avant de prendre sa douche. Il est temps de partir, le ciel est saphir. Sur le chemin du retour, Alma appelle toujours Billie. Le soir, elle a peur de retraverser le lotissement (c'est une vraie trouillarde). Et c'est Billie qui lui raconte des choses au téléphone, qui aide sa mère à arpenter sa forêt pleine de monstres.

L'hiver passe comme ça, Alma fait le même trajet jusqu'à l'hôpital en retirant progressivement chapka, doudoune et moufles. Elle sort ses robes légères, mais elle caille en dedans. On ne trouve pas ce qu'a Billie, qui s'étirole comme une fleur qui mourrait de soif. Elle est devenue une sorte de plante sous serre, sur laquelle on pratique quantité d'exams. Billie dépérit, toute cette vie contenue dans ses yeux de bleuets, qui se trouve empêchée. Le mal a gagné les muscles, Billie a de moins en moins de forces. Son père lui a bricolé un oiseau de bois, qui tournoie autour de son lit et fait des ombres douces sur ses paupières.

Cet après-midi, Jean est allé rendre visite à leur fille. Alma a mal au cœur. Elle est sortie sur le balcon. La glycine est en boutons : des insectes poilus comme des bourdons, dont on devine déjà le mauve. Sa tasse de café à la main, elle regarde le printemps avancer dans le jardin, écrasant les feuilles mortes, saupoudrant le prunier de fleurs blanches, allumant le rouge d'un camélia, ranimant la sève des feuilles brillantes. Pendant un instant, elle rêve d'être à Kyoto.

Un moment aussi suave qu'un sucre sous la langue. Il y a des instants comme ça, où Alma retrouve un sentiment intact de joie. Mais le téléphone sonne, la vie vous rappelle toujours qu'elle n'est pas un sucre. Non, non merci, elle n'a besoin de rien, surtout pas de baies vitrées. Juste de comprendre ce qui arrive à sa fille. Juste de sortir de l'étang où les carpes ouvrent la bouche pour lui crier des messages muets.

Alma se demande si, avec le temps, on peut s'habituer au poids des valises. Elle a le sentiment qu'elles se sont ajoutées à son bras, comme une bouture. Certes, il lui arrive brièvement de souffler, d'oublier de

les porter. Elle est parfois étonnée que Jean les lui rappelle. Mais elles reviennent toujours. L'image de la chambre à Lille lui revient toujours. L'image de Billie lui revient toujours. Et après tout, Jean aussi a les siennes. Elles semblent seulement différentes. C'est comme s'il les avait avalées, bout après bout, mastiquant, patiemment, pendant tous ces mois. Il a épaissi. Son si joli mari au ventre proéminent. Une montagne forte et souple, faite – Alma seule le sait – de chair, de sang, et de bouts de valises mal digérés. Sa propre malle a tellement enflé elle aussi que, par comparaison, la petite valise est devenue une banane. Alma la porte autour de la taille, elle ne la sent pas. Il y a toujours inscrit dessus : « Je ne fais plus l'amour », mais les lettres se sont décolorées. En revanche, la malle pèse son poids. Alma a souvent envie de la confier à d'autres, le problème c'est de demander – c'est comme dans le métro, les gens ne viennent pas spontanément vous aider lorsque vous êtes encombré – mais, après quelques tentatives, elle y a renoncé. Les gens se précipitent, la soulèvent, grimacent, putain comment tu fais pour porter ce machin, t'es super forte, puis la reposent. Ils cherchent toujours à voir ce qu'il y a à l'intérieur, je te parie que tu as emporté trop de trucs, attends, laisse-moi voir, on va regarder, à vue de nez tu peux virer la moitié. Alma leur répond que non, elle a fait le tri, mais chacun a sa technique et son avis sur la question. Mais t'en as pas marre un peu des fois, tu ne devrais pas t'encombrer avec ça, pose-la, vis pour toi. Alma ne peut pas, elle est à elle cette valise, elle doit la porter, elle ne va pas la laisser là. D'autres ne disent rien et la regardent douloureusement, et c'est presque pire. D'autres encore semblent penser que cette malle tombée du ciel, Alma l'a bien méritée après tout. Si bien qu'elle a arrêté de songer à s'en décharger.

Il est là, pourtant, ce mal qui cherche aussi à la dévorer.

Son croquemitaine.

Son chardon à elle.

Depuis quelques jours, un chat roux traverse le jardin. Une silhouette découpée au ciseau dans l'étoffe de la nuit. Alma se demande à qui il peut bien appartenir. Il a le bout de la queue trop court, peut-être un chat des rues qui a fait de vilaines rencontres. La première fois qu'Alma l'a vu, elle était allongée sur le transat dans une douce torpeur. Les bruits de la ville lui arrivaient assoupis, comme si une ouate épaisse avait recouvert le jardin. Derrière ses paupières, la lumière créait des ombres orange, parfois bleues, et de minuscules tourbillons verts. Allongée, elle faisait rouler une vieille balle éponge sous son pied. Les yeux fermés, elle sentait sa mollesse, et observait ce kaléidoscope changeant. Elle avait décidé d'ignorer une bonne fois ses valises, remisées dans l'abri au fond du jardin, sous une bâche remplie de sacs de plage encroûtés de sel et de poussière. Soudain, elle a senti un frôlement dans l'herbe, et a ouvert les yeux. Un gros chat roux la fixait d'un air impérial, assis sous le figuier. Ses prunelles étaient de la même nuance que les feuilles de l'arbre. Le regard l'a dérangée, il était trop humain, si bien qu'elle a cru devoir lui adresser la parole. Salut, tu es perdu ? Le chat a suivi du regard un papillon qui voletait comme ivre, puis a replongé ses prunelles dans les siennes avec gravité. Cette fois, Alma a nettement discerné une expression moqueuse. La paix, ce n'est pas pour toi, semblaient exprimer ses babines étirées.

Tu es dingue, a pensé Alma, ce n'est qu'un gros matou. Mais sa sieste était bel et bien finie et elle s'était extirpée de sa chaise longue. Le chat avait disparu en un clin d'œil au-dessus du lilas.

Les spaghettis cuisent. La glycine est maintenant en fleur. Jean est au théâtre. Alma a éteint les lumières et les branches se sont découpées en ombres chinoises sur les murs. Un petit cinéma rien que pour elle,

les grappes se balançant lentement sur le mur blanc. À la radio, ils ont passé les danses roumaines de Bartók, ce qui s'accorde suavement à ce ballet nocturne. Ça sent l'ail et la tomate. Alma pense à sa banane qu'elle a enlevée pour mettre son tablier. Je ne fais plus l'amour, certes, se dit-elle. Et alors ? Ai-je besoin de porter cette vérité en bandoulière ? Je ne fais plus l'amour, mais j'aime mon mari. Tout à l'heure, elle a laissé Jean poser ses mains sur ses fesses, pour la première fois depuis des mois, elle a senti ses mains, sans le contact de la banane. Et alors, une petite flamme a crépité dans son ventre. Le printemps refléurit doucement, elle le sent. Alma a une inspiration subite. Elle coupe le feu des spaghettis et va fouiller dans la cave. C'est le soir des encombrants. Elle dépose la banane sur le trottoir, avec le fauteuil en rotin défraîchi, la petite commode de Billie qu'elle a traînée depuis les profondeurs, et le vieil aspirateur. Puis elle se met à épier derrière la fenêtre : il y a toujours des glaneurs, le soir des encombrants. Un camion ne manque pas de s'arrêter ; un homme embarque tout, prestement. Une femme palpe la banane, et la met autour de sa taille, l'air satisfait. Elle est à toi, murmure Alma. Le gros chat roux saute sur le rebord de la fenêtre. Flamboyant derrière les géraniums. Alma le fait rentrer. Encore toi, le chat. Tu sembles en savoir des choses, murmure-t-elle en le caressant. Puisque tu es si fort, je voudrais savoir ce qu'a Billie. Ce que nous avons, toutes les deux.

Dis-le-moi, toi.

Billie sera restée dix mois à l'hôpital. Dans son visage amaigri, ses yeux sont devenus deux galaxies perdues. Mais peu à peu, elle a repris du poil de la bête. Suffisamment pour rentrer à la maison, le soir, depuis quelques semaines. De nouveau, ses cheveux brillent, son souffle s'élargit, le bleu de ses yeux se fait plus vif. Elle aura fêté ses quinze ans là-bas, et Alma et Jean auront célébré un Nouvel An avec elle, dans le service. Baby-foot à trois, et plateaux de gala : salade de crevettes aux agrumes, crumble poire myrtilles. Le garçon avec son TOC du bleu aura peut-être mangé les myrtilles ?

Alma fait ce rêve, la nuit où Billie revient à la maison. Elle est assise sur une plage de sable noir et entend un grand froissement d'ailes derrière elle. Elle se retourne et voit un énorme pélican posté là. Il ouvre son bec, et semble vouloir l'inviter à monter dedans. Elle pourrait facilement y tenir entière tant l'oiseau est gigantesque. Du bec, il lui désigne un coin de ciel très bleu, au loin. *Pas maintenant, lui dit Alma, pas encore.* Le volatile sautille sur place, le regard tourné vers la mer. Son toupet de plumes lui donne l'air d'une très vieille femme échevelée. Il semble attendre. *Pas aujourd'hui, continue-t-elle. Pars sans moi.* Alors il s'envole avec fracas dans une bande de lumière laiteuse, et les battements du cœur d'Alma se calment enfin alors qu'il devient un petit point dans le ciel. *Pas maintenant, pas encore. Pars sans moi.* Alma se sent soulagée. Elle y a échappé. Mais à quoi exactement ?

C'est bien plus tard qu'Alma comprend le présage de son rêve. Elle ne peut pas s'envoler sur le dos de l'oiseau. *Pas encore. Pas aujourd'hui.* L'heure de la libération n'est pas venue. Billie a triomphé d'une nouvelle crise, mais elle n'est pas guérie.

Pourtant, ils profitent de la trêve. Ils vont à la piscine, ils vont

patiner, ils font de l'aviron sur la Marne, ils marchent en forêt, grimpent les marches de Notre-Dame. Billie peint, Billie lit, Billie fait du skate, Billie retrouve des couleurs. Ils vont à la fête foraine et font tous les trois un tour de grand huit. Alma est verte de peur. Billie et Jean hurlent de joie. Ces moments sont comme des envolées de confettis. Mais les confettis détrempés de pluie s'amoncellent, le lendemain, dans le cœur d'Alma. Elle redoute la fin de la fête.

Et elle a raison. Un soir de Halloween où le spectacle de Jean fait relâche, Billie demande à ses parents d'aller fêter les morts chez des amis à elle. Elle s'enduit le visage de blanc, fait couler un liquide rouge aux commissures de ses lèvres et se grime des yeux de vampire, cerclés de pourpre. Le bout de ses longues boucles est d'une profonde couleur prune. Cet attirail morbide souligne paradoxalement sa beauté angélique, et ce qu'elle a conservé d'enfance dans son visage. Elle ressemble à une adorable démons aux yeux célestes. On l'accompagne et on lui donne la permission de minuit. On ira la chercher dans la tour du treizième où elle passe la soirée. De leur côté, Jean et Alma invitent des amis, il y a les tout proches : Ana et Guillaume, Elin et Fred. Alma confectionne des canapés de tapenade, Jean sert du vin, rubis comme du sang. Des grappes d'enfants interrompent la soirée à tout moment : petits fantômes, Frankenstein et vampires assoiffés de bonbons gluants. Jean leur tend un panier rempli de friandises et s'amuse à leur faire peur. À 23 heures, Alma reçoit l'appel d'un certain Jules. Billie claque des dents et convulse par terre. Jean part immédiatement avec Fred. Les autres s'en vont l'air désolé, avec leurs enfants dont le maquillage a coulé. Alma se retrouve seule devant ses canapés et son verre vide, taché de rouge à lèvres. Elle imagine sa Billie crayeuse sous une couverture dorée, les lumières des gyrophares balayant son visage de rouge, puis de bleu. Plus tard, on sonne et Alma ouvre la porte à toute volée. Elle a oublié Halloween, et quand elle voit un macchabée accompagné d'une petite sorcière à la bouche pailletée de sucre, elle leur jette les bonbons qui restent et éclate en sanglots.

Alma boit en entier le lait noir de la nuit. Billie rentre au petit matin. Son père l'a emmenée aux urgences. Lorsqu'elle arrive, à 5 heures, elle claque toujours des dents. Son regard n'est plus cerclé de pourpre, mais agrandi, les pupilles ont pris toute la place du bleu. Alma la monte jusqu'au lit. Elle prend le vieux plaid et cale sa fille tout contre elle. Billie a des spasmes violents qui lui font ouvrir des yeux

immenses et hurler de peur. Son Halloween à elle est un cauchemar véritable. Alma réussit à la calmer en lui parlant tout doucement, et à l'endormir au bout de quelques heures, dans leur lit. Elle va retrouver Jean, livide, dans la cuisine. Ils ne comprennent pas comment leur Billie peut aller aussi mal. Ils s'en veulent. Ils se disent qu'il ne faut pas. Ils s'en veulent quand même. Leurs regards se croisent comme des lames. Ensemble, ils voient le soleil se lever derrière le lilas. Un soleil qui a du noir dans l'aile.

Billie a quinze ans.

Le matin est un tigre qui rampe doucement, en attendant de vous sauter à la gorge.

Billie est prise en main. Elle va cette fois dans un établissement encore plus éloigné que le premier, spécialisé dans les maladies rares. Elle est la plus jeune des patients. Alma et Jean vont la voir un jour sur deux. Ils la trouvent au milieu de femmes hagardes, de malades au teint cireux, à l'odeur douceâtre et aux yeux injectés de sang. Lorsque c'est son jour, Alma emmène Billie se balader dans les jardins de ce bel hôpital XIX^e. Elles tirent sur leur cigarette et lapent leur café vanille assises sous des porches sombres. Elles vont tester l'écho de leurs voix dans la chapelle aux murs jaunes. Elles font des petits sketches sur le téléphone portable de Billie, qu'elles envoient à Jean. La visite finie, Alma évite de raccompagner sa fille jusqu'à sa chambre. Elle a peur du regard humide des patients, de leurs gestes désordonnés et de leurs doigts tachés de nicotine.

Ces derniers mois, Alma et Jean ont peu vu leurs amis. On n'entre pas facilement dans le malheur des autres, il est comme un bois trop sombre, une terre dévastée et lointaine pleine des grincements de la nuit. Le soir, Alma et Jean se lisent les passages des romans qu'ils préfèrent. Ils débouchent des vins forts et soyeux. Ils dansent sur leurs valises, et se serrent désespérément dans les bras. Ils se rachètent des vinyles, trouvent un charmant meuble à disques dans leur rue. Le chat roux est posé dessus.

Alma lit un roman sur une criminelle irlandaise du siècle dernier appelée Chicago May. Elle est tout ce qu'Alma n'est pas : fière, bravache, belle à tomber. Elle possède une lourde chevelure auburn, un bon mètre quatre-vingts, un visage angélique, une grande gueule et un sang-froid à toute épreuve. Le genre de femme taillé dans l'airain, qui peut dégainer un flingue de sous ses jupes sales et vous tirer en

plein cœur s'il le faut. Lire sa vie, pour Alma, c'est comme chevaucher un loup et zigzaguer en une course folle parmi les coups bas de la vie. C'est avoir le gosier brûlant d'alcool de contrebande, prendre des paquebots, seule, pour traverser l'Atlantique, danser sur les planchers élimés des saloons, se défendre à coups de fer à repasser. Une vie qui sent la sciure et la dynamite, la bière brune, la tourbe et la moisissure des prisons. Cette femme-là saurait sauver Billie, c'est sûr. Alma compose une chanson sur elle, son double rêvé à la chevelure rouge, qu'elle intitule *May Be*. Elle la chante le soir, en s'accompagnant d'une guitare, en secret.

Après son séjour dans l'unité des maladies rares, Billie semble avoir remonté la pente. Tous les trois, avec Jean, ils ont passé un début d'année très doux. Mais depuis dix jours, Billie chute de nouveau. Le mal n'est toujours pas identifié. Elle connaît des crises d'angoisse spectaculaires. Elle hurle qu'elle étouffe, que quelque chose la mange de l'intérieur. Kaléidoscope de cauchemar. Billie qui devient un tigre et bondit par-dessus le portail de leur maison pour échapper à sa mère, Billie aux yeux agrandis de frayeur, Billie claquant des dents, Billie, à genoux dans la rue, qui sanglote en se bouchant les oreilles de ses deux mains.

Il y a des nuits passées aux urgences psychiatriques. Alma y emmène sa fille un soir glacé. Elles cherchent leur chemin au détour d'allées ponctuées de statues sévères et de platanes décharnés. Dans la salle d'attente, elles voient des personnes aller encore plus mal que Billie. Une femme, en particulier, leur reste en mémoire. Billie et elle l'ont vue s'élancer sur la machine à café. Elles lui ont proposé de lui offrir une boisson chaude, la femme leur a répondu que non merci, elle essayait de se suicider. Alma et Billie se sont regardées en essayant de ne pas rire, lui ont offert un chocolat à la machine et sont allées lui rouler une clope dehors.

Ce serait mentir que de dire que la période de maladie de Billie n'est qu'horreur. Alma a la sensation d'être privilégiée parfois : elle est là avec sa fille, dans la nuit, à fumer des roulées sur un tapis de feuilles craquantes de givre. Quel parent a cette chance ? Par ailleurs, Alma se découvre des ressources de fantaisie dans les moments graves. Dans les toilettes des Urgences, elle se remet du rouge à lèvres. *Apocalypse Dandy*. Les longues heures d'attente, elle les passe à faire des photos, cherchant toujours la beauté, même dans les endroits les plus ingrats.

Un local à poubelles grillagé plein de tags où le soleil dessine des ombres, une double porte d'hôpital coulissante aux vitres orange. Aussi dérisoires soient-ils, elle a l'intuition que ces gestes manifestent son refus d'obéir. À la résignation. À la vitesse. À la laideur.

L'hiver passe. Billie est comme le vent, qui tantôt ébouriffe les pétales des fleurs de leur jardin, tantôt emporte le toit de la maison, les laissant grelottants de peur et de froid. Parmi les ombres, Alma voit parfois la silhouette du chat à la queue tordue s'arrêter sur son balcon. Le chat, ce hiéroglyphe incompréhensible qui vient rythmer leur vie depuis que la maladie de Billie l'a fait dévier de son chemin si clair.

Le soir, Alma monte les marches pour aller se coucher avec sa malle, elle la hisse sans plus faire d'efforts. Elle a juste un lumbago chronique et une tendinite à l'épaule. Jean, lui, a continué à grossir. Elle en prend conscience lorsqu'il décide, un jour, de se raser la barbe. Sous son menton pointu de jeune homme pend désormais un double menton rose, comme un petit territoire vierge et vulnérable, où la maladie de Billie a planté son drapeau.

Alma préférerait parfois un vrai drame dans sa vie que ce lent et inexplicable délitement. Chicago May avait une existence palpitante, au moins. Elle tuait des gens, se mariait des tas de fois, divorçait immédiatement, braquait des banques, moisissait dans des cachots. Sa vie avançait à toute allure, et malgré son chaos apparent, elle semblait avoir une direction, un *sens*. Alma se demande ce que donnerait un roman sur le déroulement de ses jours. Quel ennui ! Les heures y tombent comme des feuilles mortes, la vie réelle et la vie rêvée se mélangent, on n'y comprend rien, et qu'est-ce que c'est que cette histoire de valises ? Quand donc vont-ils sortir de ce marécage, tous les trois ? L'histoire a-t-elle démarré, où en est-on exactement ? Arrivée à ce stade de ses pensées, Alma frissonne. Non, il vaut mieux qu'il n'arrive rien. Que l'histoire ne démarre pas réellement. Car alors, il y aurait une fin, et Alma ne veut pas la connaître.

Alma est dans son jardin. À quoi peut bien servir la beauté ? se demande-t-elle. À rien. Et cela lui met les larmes aux yeux. Elle observe le lavis du crépuscule. Les feuilles pourpres de l'érable ruisseler de rosée. Le cœur d'une rose gonflée d'eau. La beauté ne sert à rien, et pourtant, elle console de quelque chose qu'on ne sait pas nommer. Alma pense alors à ces architectes du XIX^e qui se sont cassé le cul à décorer leurs édifices de guirlandes de stuc, de caryatides impériales, de fleurs de pierre, de balcons de fer forgé aux arabesques complexes. Pourquoi ? Pour rien. Pour faire beau. Pour donner de la joie au regard. Elle déplore qu'aujourd'hui rien ne soit plus fait pour l'inutile. De nos jours, un immeuble est fonctionnel. Pas de chichis, pas d'artifices, du copié/collé. Et pourtant, la beauté console, les feuilles luisantes de l'érable, noires et scintillantes, le lui confirment. Alma regarde de plus près. Une araignée dort dans l'argent de son fil. Les pattes graciles des insectes piquent un fond d'eau rouillée. Une colonne de fourmis à l'assaut d'un morceau de viande rose tombé dans l'herbe. Sous la terre, à sa surface : la vie lente et impérieuse de sociétés organisées. Partout la vie, cette force qui pousse ces existences minuscules à un travail obstiné. Le jour trébuche. Il tombe dans le seau d'eau croupie, où finit de fondre le soleil. Ça suffira pour aujourd'hui, pense Alma.

On identifie un corps étranger dans les poumons de Billie. Une ponction lombaire confirme qu'il ne s'agit pas d'un *Elephantus trachoma*. Une image d'IRM montre une ombre touffue dans le thorax de la jeune fille. Les médecins n'ont jamais rien vu de tel, et ce n'est pas très rassurant. Une tumeur immunosuppressive de la taille d'une poire, tranchent-ils. Il s'agit de faire vite. L'opération est risquée, mais il faut la tenter. Le taux de leucocytes de Billie chute beaucoup trop rapidement. Le lendemain, elle entre à nouveau à l'hôpital. Elle sera en chambre stérile pendant cinq jours. L'opération est prévue pour le lundi suivant.

Billie est bleue. Bleue dans la lumière du néon de sa chambre. Bleue comme la blouse qu'on lui a enfilée pour la chambre stérile. Bleue comme les veines qui palpitent à son cou blanc. Bleue comme ses yeux délavés et dilatés d'angoisse. Jean a son pull râpé aux coudes, le pull qu'il ne quitte plus, ce pull couleur de rien, comme une peau supplémentaire, celle du papa ours qu'il est devenu. Jean regarde Billie quand elle regarde ailleurs. Autrement, il est là, debout dans la chambre aux murs écaillés, il a réarrangé les meubles : c'est idiot de se cogner à la table quand on veut atteindre le lit, alors il a déplacé la table près de la fenêtre, maintenant on ne peut plus vraiment l'ouvrir mais c'est mieux pour circuler quand même. Et là, il ne sait plus quoi faire. Il roule une cigarette, des brins de tabac tombent sur le lino gondolé. Alma discute avec l'infirmière, dans le couloir.

Tout à l'heure, le chef de service a demandé aux parents de Billie s'ils n'avaient rien apporté de susceptible d'être interdit à l'hôpital, Jean lui a répondu que non, juste une petite boulette de shit, est-ce que ça compte ? Le médecin s'est rembruni, et lui a suggéré de ne pas

plaisanter avec ça. On y est, a pensé Alma. Quand il faut ranger son humour au placard et enfiler son bleu de chauffe, c'est qu'on y est. Où exactement, elle ne sait pas bien, mais elle sait qu'ils y sont parvenus tous les trois. Alors que le visage du médecin se refermait comme un poing, elle a su pourquoi elle aimait Jean. Elle sait qu'elle l'aime aussi malgré tout ça.

— À lundi, Billie Bun. Cinq jours, ça va passer vite. Cinq soleils au fond du seau. Cinq petits tours et puis s'en vont. Rien du tout.

— Trop bizarre comme tu parles, maman, mais je comprends.

— Tu te souviens de la lune, Billie ? Si je te manque, tu n'auras qu'à lui parler, je serai juste derrière.

Billie a une lueur amusée dans le regard, un semblant de sourire.

— D'accord, je deviens un peu cucul. Bisous, graine d'anchois.

Alma se penche, ses boucles sombres sur le visage clair de Billie, tiens, j'allais oublier.

Elle glisse un carnet à spirales orné d'une lune épanouie au creux de la main pâle et froide de sa fille et lui enroule son écharpe parfumée d'ambre autour du cou. Le médecin patiente sur le pas de la porte. Il est temps d'y aller, madame.

En rentrant en voiture avec Jean, il y a eu la voix de Billie Holiday dans la voiture pleine de buée, et ça a fait une buée de plus dans les yeux d'Alma.

Acting like, a loon

Lying in the sun

Elle dit, je ne crois pas à leur histoire de tumeur. J'ai l'impression que Billie a un chardon dans le corps. Je sais, tu vas me prendre pour une dingue, mais c'est ma faute. Ce chardon, je pense que c'est moi qui l'ai transmis à Billie. Ne m'interromps pas, Jean, j'ai déjà tellement de mal à dire tout ça. Ce n'est pas une tumeur. C'est un chardon qui pousse et qui la tue, et ce truc c'est de moi qu'il vient. Je devrais partir. Je suis fatiguée. Si je m'éloignais, peut-être... peut-être qu'elle guérirait.

And sighing in the moon

And I'm having myself a time

Jean ne dit rien de ce à quoi l'on pourrait s'attendre, et Alma lui en est reconnaissante. Au bout d'un moment, il lui demande d'une voix grave si elle veut vraiment partir toute seule parce qu'il aimerait bien

voir ça, comme elle a peur de tout. Et le coup du chardon, ça sent pas un peu le réchauffé ? Ça a pas déjà été fait dans *L'Écume des jours* ? Alma parvient à rire à travers ses larmes. Elle lui répond que dans le bouquin de Vian, c'est un nénuphar, espèce d'ignare. Quant à dormir sans lui, merci ça va aller. Elle va avoir quarante-deux ans.

La nuit fait des paillettes de lumière devant les phares. Alma pense à Boris Vian, à Chloé et à sa fleur qui s'épanouit dans les poumons. Billie peut mourir. Chacun d'eux le sait. Chacun d'eux préférerait mourir à sa place. Mais pour le moment, Billie Holiday les tient au chaud dans sa voix granuleuse, la nuit défile au ralenti, et leurs cœurs de parents battent dans leurs cages thoraciques.

Le soir même, Alma reçoit un mail. Un vieil homme en Bretagne, un certain M. Muzard, veut lui faire expertiser sa bibliothèque. Il dit posséder des livres rares, tout un rayon de formats illustrés sur le surréalisme, et un bijou, précise-t-il : un envoi de Breton. Peut-elle venir expertiser la chose ? C'est assez urgent.

Alma éteint son ordinateur précipitamment. C'est comme si le destin répondait aux élans secrets de son cœur. Partir... Elle ne le peut pas. Elle n'est pas sûre de le vouloir non plus. Et pourtant, depuis quelque temps, elle ne peut se défaire de ce qu'elle a dit à Jean dans la voiture : l'intuition que sa présence empoisonne Billie, contamine Jean, que son vide étouffe les autres. Alma se débouche une bière et ne souffle mot à Jean du mail.

Le lendemain, l'homme l'appelle. Une voix de grand fumeur, chaude, agréable.

— Georges Muzard. Bonjour... J'ai beaucoup d'admiration pour votre catalogue, chère madame. Vous avez pu réfléchir à ma proposition ? Que diriez-vous de venir après-demain ? C'est samedi, peut-être seriez-vous disponible ?

Alma cherche une excuse, elle sent comme du gravier dans sa bouche, elle ne trouve pas, les mots roulent sous sa langue.

Elle réplique enfin qu'elle ne peut pas, vraiment, elle est désolée, un chardon, sa fille, elle s'embrouille, elle le sent bien. Georges Muzard la coupe :

— C'est parfait, je vous attends. Ce samedi vers 10 heures. Je prends en charge l'intégralité de vos frais, bien entendu.

Pour une raison inconnue, Alma raccroche. Elle n'a même pas demandé au vieux une photo de son livre rare. Elle a su d'emblée

qu'elle ne le ferait pas. Elle a confiance en la voix sourde de ce Muzard. Elle ne peut pas lutter. Qu'elle le veuille ou non, elle ira en Bretagne.

Alma est très haut dans le ciel. Elle aperçoit un bateau perdu dans une mer étincelante. Le bateau est une coque de noix, vu d'avion. Alma veut s'en rapprocher, elle a le sentiment que quelque chose ne va pas, le bateau avance beaucoup trop vite. Deux enfants sont agrippés dessus, ils hurlent. Elle crie, depuis l'avion, elle voudrait sauter en parachute, en voici un, juste à côté d'elle. Elle ne sait pas l'enfiler. Ses jambes flageolent tant qu'elle emmêle le cordage. Elle a peur, elle n'est pas assez rapide. Le bateau tangue, un des enfants tombe à l'eau, la mer est rouge maintenant, une immense flaque cramoisie comme du sang. L'enfant se noie, là, devant ses yeux, il coule ! Il faut sauter. Maintenant. Billie est sur ce bateau, elle la distingue nettement à présent, elle lui fait des signes désespérés, alors Alma enfille son parachute et se laisse tomber à pic.

Elle se réveille en sursaut, avec la sensation de l'estomac qui remonte et du vent qui hurle autour d'elle. Tout va bien. Elle est là, dans son lit. Jean dort à ses côtés, d'où elle est placée, elle voit un sourcil, et le nez tomber dans les draps. Encore hagarde, elle ouvre le rideau. Le vent fait frémir les feuilles des arbres dans un bruit de soie, une moitié de lune dorée glisse dans le ciel. La sensation d'urgence de son rêve ne l'a pas quittée. Une pointe glacée se fiche dans son cœur, alors que les premiers oiseaux chantent. Alma se retourne brusquement. Le chat roux est pelotonné sur leur lit et la regarde.

C'est l'heure de partir.

Alma a pris un billet pour Lannion. Puis elle ira en TER jusqu'à Perros-Guirec. Le vieil homme y habite une maison sur les hauteurs de la petite ville, « Villa Blanche », facile à trouver, paraît-il. Elle s'est laissé le choix de l'hôtel. Depuis vingt-deux ans qu'Alma et Jean sont ensemble, Alma n'a passé qu'une dizaine de nuits sans lui. Et plus depuis qu'elle a ses attaques de panique. Celles qui, depuis quelque temps, la laissent ruisselante de sueur et glacée, ses poumons comme de vieux accordéons hors d'usage alors que Jean ronfle tranquillement à côté. Elle a du Lexomil plein les poches. Elle sourit en pensant au Petit Poucet.

Jean a poussé Alma à partir. Qu'elle soit là à tourner comme une lionne en cage dans leur maison ou à rencontrer un client en Bretagne, cela ne changera rien pour Billie. Elle sera pour ainsi dire inaccessible durant les trois jours à venir, et elle-même se refuse à laisser camper ses parents devant la chambre stérile, quand bien même les médecins les y autoriseraient. Si tu dois partir maman, si tu dois prendre l'air, profite-en, échappe-toi un peu, c'est le moment. Ne t'inquiète pas, c'est cool ici, il ne peut rien m'arriver jusqu'à lundi, allez vas-y dechti, lui dit-elle au téléphone. Et Jean a renchéri. Alma s'est hissée le long de sa montagne de mari, il l'a serrée contre lui, si fort qu'elle entendait son cœur battre dans le sien. Elle ne pouvait se résoudre à s'éloigner de sa fille.

Le vendredi, il l'a accompagnée à la gare, et lui a fourré un sandwich fait maison dans son sac. J'ai mis tout ce que tu aimes dedans. Un geste qui a fait sourire Alma, car Jean ne cuisine jamais que pour réchauffer. Il l'a prise dans ses bras, elle a senti son parfum rugueux, son parfum d'homme triste, et l'a embrassé longuement. Elle

a retrouvé l'odeur de sa bouche, le goût de son amour, pourquoi ne s'étaient-ils pas embrassés comme ça depuis des années – elle lui a dit qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimait plus que tout. À dimanche. Prends soin de toi. Et a regretté que ces mots soient une formule, car elle n'aurait su mieux les choisir. Prends soin de toi, Jean, comprends ce que ça veut dire. Fais-toi couler un bain. Regarde les nuages. Essore la vieille serpillère de ta tristesse, laisse le chagrin sourdre lentement. Mais elle ne sait plus parler à Jean ni à personne. Son cerveau est un œuf au plat qui grésille au fond d'une poêle brûlante.

*

Alma se regarde discrètement dans la vitre du train. Son reflet la rajeunit, il l'estompe. Elle retrouve son profil de jeune femme, le nez pointu, l'arc rêveur de ses sourcils, sa pupille au coin de l'œil, ses longs cils nus, ses mèches brunes qu'elle tente de rendre plus longues en inclinant la tête sur son épaule. Elle se sourit malicieusement, comme elle n'oserait jamais sourire à personne. Dans la vitre, elle voit qu'un homme assis dans le carré d'à-côté la regarde minauder pour elle-même. Elle attrape ses lunettes, et fait mine de consulter son téléphone. Dans le train, elle n'a pas peur, finalement. Et c'est une découverte heureuse. Dans le train, elle ne s'intéresse pas à ses pensées. Elle aime regarder les gouttes de pluie qui remontent à l'envers sur la vitre et le paysage se brouiller par la vitesse, enchâssant les images comme elle-même les chats et les chardons. Dans le train, le temps s'annule. Dans le train, il n'y a plus rien que l'obsédante réalité des revêtements des sièges, de la rugosité des accoudoirs, de l'odeur de caoutchouc du wagon, de la chanson que chantent les trois petites filles à côté : *Tourne tourne, tourne la tambouille, tourne la pâte et vlan.*

Elle se sent délicieusement dépossédée d'elle-même. Elle écrit dans son carnet :

Je me souviens de ma robe blanc et bleu avec des myosotis brodés sur la poitrine. Des petites rues de l'île de Ré. De la tête du penseur de Rodin. De quand on faisait les cons avec papa, près d'un lac, en Yougoslavie. De l'odeur des tilleuls du Monténégro.

Je me souviens que parfois, ça sentait très fort la patate à midi dans le treizième. Je me souviens de la crème des sports d'hiver, de son odeur puissante, mais plus de son nom.

Je me souviens de la dernière allumette dans la neige alors que je voulais fumer, à quatorze ans. De Fifi, le poisson rouge, et de son enterrement pont des Arts.

Je me souviens de la cachette sous le bureau en bois dans le préau avec Claire. De sa peau très sèche, de sa douceur comme une feuille de papier. Même à six ans je savais qu'elle était moche, mais je l'aimais. Je me souviens de « Mais où sont passées les gazelles ? » que chantait Didier en seconde, de sa bouille hilare, de ses boutons, de notre fou rire.

Je me souviens d'avoir pédalé la nuit derrière Véra, dans les marais salants.

La crème Chamonia, maintenant, ça me revient.

Plus tard, Alma a ouvert son sandwich. Il est délicatement emballé dans du film alimentaire, et lorsqu'elle le dépiaute, un petit papier en tombe. « *Bon appétit, Chicago May. Tu progresses en guitare... Si tu crois que je ne t'entends pas chanter. Ton mari qui t'aime.* » Le sandwich est au chèvre et au jambon fumé. Jean y a mis du romarin et une fleur de capucine. Alma en reconnaît le croquant et la note poivrée. Elle ne sait pas si c'est le goût de la capucine, le mot de Jean, l'image de Billie en blouse bleue ou son petit voyage de fuyarde qui la fait soudain pleurer.

Enfin Lannion lui apparaît dans la dentelle rose du soir. Elle va devoir se magner de trouver où dormir. Alma prend le train pour Perros-Guirec alors qu'une étoile s'allume dans le ciel.

La mer est belle et calme. Un léger frisson fait trembler les étoiles, et le vent de la nuit exhale une odeur de trèfle, sucrée, grasse. Sur le port, Alma avise un petit établissement, *l'Hôtel des Rochers*, une maison antique, mangée de lierre. Le veilleur de nuit lui conseille la supérieure, dix-huit mètres carrés, trente-six chaînes. Ou la classique, évidemment (petit rictus de désapprobation) onze mètres carrés, sans TNT mais avec vue sur mer. La classique, ça m'ira très bien. Alma est fatiguée, mais quand elle prononce ces mots, elle sent un grand vent de frayeur la parcourir. Avec une pointe de joie mêlée. Elle va dormir là. Seule. Et sans TNT.

Alma entre dans la 21. Oreillers et draps blancs avec descente de lit rayée bleu et vert, aquarelle de chalutiers, savons ronds *Hôtel des Rochers* tout froncés, charlotte, gel douche et shampoing à la fleur d'oranger. Parfait, parfait. Elle ouvre la fenêtre, et la nuit l'enveloppe comme un châte. Quelque chose carillonne, le vent est plein de grelots, ceux des mâts des bateaux. La mer est là, devant elle, noir bleuté, où ondule un ruban de lune. Une eau à peine ridée, frissonnante. C'est alors que Chicago May lui revient en tête. Elle qui n'a connu que des bouges, des wagons pleins de sciure, des chambres froides où goutte un robinet d'eau marron. Alma a honte de son confort. Honte de sa peur bourgeoise. May taillait la route pour survivre. Détroussait ses amants pour se payer un repas. Ça avait un peu de gueule au moins. Tandis qu'elle... La 21 vue sur mer. TGV seconde classe. Minibar. Mais en y réfléchissant plus tard, dans ses draps frais, après avoir dîné de sablés en miettes retrouvés au fond de son sac, peut-être bien qu'Alma aussi tente de survivre. Les loups de sa vie sont là aussi. Qui cognent aux portes. Ils ne s'appellent pas pauvreté, misère sociale, illettrisme.

Ils sont Hôpital. Maladie. RER. Et leurs griffes et leur haleine terrifient Alma. Mais bientôt, dans la chambre 21, le vent souffle sa pluie de grelots sur son front, et derrière ses paupières défilent alors des carrioles, des chevaux piaffant et des trains de marchandises remplis de hobos filant vers le soleil.

Alma se réveille le cœur battant. Un bruit l'a tirée du sommeil. Un « plop » de bouche de poisson assez fort. Elle se redresse d'un coup sur le lit, cherchant dans l'ombre l'animal. Que tu es folle. Un poisson dans la chambre. Mais le bruit recommence, suivi d'un autre, le même, semblant provenir d'un autre coin de la pièce. Alma imagine de grosses carpes pendues par la queue exhalant leur dernier souffle, elle croit même sentir une odeur de mer et de poiscaille, son cœur s'emballe toujours plus fort. Elle allume la lumière, tremblante. Putain, Jean, c'est pas vrai, je peux pas dormir sans toi. Elle fouille son sac, cherche de sa main tremblante et moite la petite boîte verte. Laisse fondre le comprimé sous sa langue. Lentement. Elle a sa fierté quand même, elle ne va pas appeler son mari à 3 h 22 pour lui raconter ses hallucinations aquatiques. Elle va respirer à la fenêtre. Ses pieds bien ancrés sur la moquette de la chambre. Quatre secondes sur l'inspiration. Sept en bloquant, huit sur l'expiration, elle n'y arrive pas, elle va trop vite, quatre, sept, huit, ça va passer. Derrière ses paupières palpitent des ombrelles de méduses, leurs longs filaments transparents s'agitant sous ses cils. Il n'y a de poissons nulle part, sauf dans la mer là en face, calme-toi Alma. Elle s' imagine aller voir le veilleur de nuit. En y repensant, il a les yeux vitreux lui aussi, elle imagine le dialogue surréaliste : j'ai des bruits de poisson dans ma chambre, son regard éteint, elle renonce. Prise d'une inspiration subite, elle débranche toutes les prises, et se recouche, les sens à l'affût. Plus rien. Que le clapotis des vagues au loin, le carillon léger des mâts, une odeur de varech. Une image de Billie dans sa pièce stérile. Je t'aime ma Billie. Prends le velours de la nuit, les frissons argentés de la mer, et tout ce qu'il y a de plus ancien et de plus stable dans le monde. Elle songe brièvement que Billie s'efface peu à peu, comme une île dans le lointain ; comme elle-même se dissout, depuis l'enfance. Puis tout se brouille. Les pétales narcotiques de son Lexomil lui ferment les yeux à 3 h 57.

Le lendemain, le ciel est blanc et il bruine. Alma a envie de froisser la feuille du paysage dans ses mains et de l'envoyer à la corbeille. Elle salue le nouveau veilleur de l'hôtel, et part faire le tour de la ville. Il est 7 heures, elle est vraiment tombée du lit, les pies font un raffut du diable dans le grand cerisier. L'air est une gaze légère, à l'odeur de fenouil. Un buisson de ronces et de chardons attire son œil. Elle imagine les feuilles piquantes monter à l'assaut des entrailles de Billie, la fleur, étonnamment douce avec son plumet rose duveteux, se faufiler dans sa chair tendre. Ne pas penser.

Au-delà du port, elle monte une grande côte et arrive dans le centre-ville. Le ciel a viré au sombre et le paysage semble grimé au charbon par un enfant maladroit. Des femmes âgées, pliées en deux, portent leur cabas, des mères courent en traînant un enfant sous une averse oblique, des hommes seuls sont au comptoir, d'autres fument sur le seuil d'une agence immobilière, un journal en guise de parapluie. Alma regarde défiler ces personnages en pensant qu'elle les aime tous, elle aime voir ces deux hommes décharger des caisses d'un camion en faisant attention à ne pas les entrechoquer, la minutie de leurs gestes, leur dos courbé, la chair qui apparaît lorsqu'ils se penchent ; elle aime voir ce petit garçon noir au bord du trottoir qui marmonne sûrement les règles d'un jeu connu de lui seul tandis que son père discute avec une connaissance ; elle aime observer le conducteur de scooter ajuster son casque sous son menton et enfiler ses gants avant d'enjamber sa monture. Elle aime sentir que chacun est occupé à sa vie, affairé dans des gestes nécessaires : tous ces gens qui savent où ils vont et ce qu'ils font. Tous ces gens qui n'ont pas de fille bleue à l'hôpital. Elle les aime pour cela. Elle a beau avoir elle aussi un

rendez-vous dans quelques heures, elle se sent exclue, repoussée aux marges de cette ruche.

Admirer la vie et s'en sentir dépossédée. Est-ce cela la mélancolie ? Alma chasse la question. Elle a un plan pour tout de suite : elle va capturer tout ce qui l'émeut. Elle photographie des vitrines, celle d'une boulangerie désaffectée à la peinture verte et aux stores poussiéreux. La devanture d'un établissement des années 1950 où le mot *Hôtel de France* se détache sur le lourd drapé d'un rideau, laissant entrevoir la salle du petit-déjeuner et un nuage qui se refléchit sur la vitre. La fenêtre d'une maison bordée de nains et de cactus, où une vieille dame tient une tasse en contre-jour. Un homme au pantalon de toile rouge sur la ligne qui sépare le sable de la mer.

Si Alma était restée à Paris, elle serait en train d'ouvrir ses boîtes. Sa journée ne serait pas si différente de celle qu'elle vit dans cette petite ville de Bretagne. Elle croiserait les mêmes femmes au cabas, les mêmes mères pressées, les mêmes piliers de bar et les mêmes hommes las, en costume et casque de scooter. Mais ici, malgré le crachin et les tamaris pliés par le vent, Alma se donne un statut différent. Elle se raconte qu'elle est en vacances. Elle imagine un dialogue en elle-même. Oui, ça m'arrive, un coup de tête, et hop je prends le train. J'aime bien me laisser guider par l'inspiration, découvrir, m'offrir une échappée. Alma s'aperçoit qu'elle a parlé à voix haute et qu'une jeune fille la regarde. De quoi ai-je l'air en vérité ? Avec mon vieux caban et mon sac à dos, à soliloquer comme une cinglée. Une pauvre fille. Une égarée. Si seulement je devais survivre. M'enfiler un bon coup de gnôle pour oublier ma passe à cinquante cents. Mais me voilà ici, à photographier une bouche d'égout qui semble former un visage. À attendre que Billie résiste, sans rien pouvoir faire pour elle. Alma range son portable dans sa poche, et affermit son pas, elle a besoin d'un café.

Au coin d'une rue, quelques sièges en formica et des tables en bois, noyés par l'averse. C'est un bar où clignote une enseigne fatiguée. *Chez Muguette*. Parfait pour un mois de mai, pense Alma en entrant. À l'intérieur, des banquettes en skaï élimé et un vrai juke-box. Une antique serveuse à accroche-cœurs gominés et un sol de mosaïque. Un aquarium où filent de minuscules poissons d'argent. Alma commande un café allongé, deux croissants et se cale près des toilettes, dans un coin sombre, à côté d'un éboueur au pantalon vert strié de bandes

réfléchissantes, qui lit, les poings posés sur ses tempes, un épais volume. Son beau front lisse est tendu par la concentration, il a relevé la masse sombre de ses cheveux en chignon. Il ressemble à un guerrier maure. Pour lui, le monde semble s'être arrêté. Il n'a même pas remarqué qu'Alma était entrée.

Alma plonge dans son café chaud. Elle a envie d'aller voir ce que propose le juke-box, elle n'ose pas. Pas encore. Il lui faudra traverser la salle, elle sait d'avance qu'elle tirera sur son pull par un ancien réflexe de timidité. Elle n'a pas le courage d'être jugée, même gentiment. « À chaque heure son problème », lui a dit un plombier un jour qu'il réparait une fuite d'eau chez elle. Et c'est la meilleure philosophie de vie qu'elle ait jamais trouvée. Sur le mur, en face d'elle, une photo étrange est encadrée. On y voit des lignes sinusoïdales ocre sur fond prune. Alma ne sait comment ajuster son regard. Macro ou microvision ? L'infiniment grand et l'infiniment petit se ressemblent tellement... Est-ce un champ de labours vu du ciel ? Un fragment de corps humain en coupe où l'on suivrait la ligne des vaisseaux sanguins ? Des cheveux vus au microscope ? Alma reste longtemps plongée dans l'image, et finit par voir le pelage de Chewbacca en gros plan, et son œil furieux sous la fourrure d'un sourcil. Alors que le ciel se dégage soudain, Alma a un regain de confiance. Elle traverse la salle en enroulant une mèche sur son doigt (les cheveux sont une bonne planque pour les timides). Elle fait défiler les disques : Duke Ellington. Count Basie. Elvis. Les Grateful Dead. Elton John. Hendrix. Les Animals. Les Kinks. Sourire pour elle-même. Elle enclenche *Sitting by the riverside*. Alors que les notes d'un piano déglingué s'élèvent dans le café, Alma se sent tendrement aspirée dans un champ de narcisses, près d'une rivière. *Just sitting down by the riverside, Spreading my arms to the open wide...*

Debout près de la machine, sa tristesse fond comme un sucre dans le café. Le rock'n'roll élégant qui sourd d'un juke-box breton lui donne un instant d'éternité. Peut-être que la vie lui joue un drôle de tour. Peut-être est-elle une balle molle dans la gueule d'un tigre, qui s'amuse à la faire rebondir où bon lui semble. Mais à cet instant précis, Alma sait qu'elle se battra pour sortir de ses mâchoires.

Midi sèche au vent, comme une aquarelle détrempée. Alma arrive devant le 8, rue du Créac'h. Elle a un instant d'hésitation. Est-ce ici, vraiment ? La maison du vieil homme est une somptueuse villa XIX^e. Alma ne s'attendait pas à ce faste. Une grille en fer forgé sur laquelle grimpent des capucines cache un très grand jardin. La maison, de briques rouges, est encadrée par de hauts arbres. Alma sautille pour mieux voir. Une tourelle s'élève entre la partie gauche qui compte deux fenêtres et une partie droite, où une immense baie vitrée est fermée de rideaux. Une plaque en céramique ornée de roses entrelacées indique « Villa Blanche ». C'est bien là. L'odeur anisée de fenouil sauvage lui vient par bouffées. Alma oscille d'un pied sur l'autre, intimidée par la haute stature de la maison, qui lui rappelle vaguement quelque chose, mais elle ne sait pas quoi. Une rafale de vent la décide. Un chat noir l'observe paresseusement sur la branche d'un châtaignier. Elle appuie longuement sur le bouton, une sonnerie aigrette fait dégager le chat de son perchoir. Personne ne réagit à l'intérieur. Au bout de longues minutes, la porte s'ouvre sur une canne blanche. Un homme apparaît, tapotant les marches de sa canne, et de sa belle voix empesée de tabac, lui dit d'entrer, qu'elle est la bienvenue. L'homme est grand, aigu comme un renard. Les sourcils sont remarquables : épais, très blancs, ils donnent au visage un air féroce, que dément le large sourire qui y flotte. Alma s'approche, traverse l'allée de graviers, écrase quelques trèfles sur le gazon, et monte les marches en s'agrippant à la rambarde.

— Georges Muzard, vous êtes bien Alma Calet, n'est-ce pas ? Je vous en prie, suivez-moi.

Dans son visage pointu, Alma sent que ses yeux délavés la discernent plus qu'ils ne la voient. Elle escorte le vieil homme et sa

canne, et la porte aux arabesques ouvragées se referme sur eux.

Le tac tac de la canne sur le sol de marbre, Alma ne peut s'empêcher de penser que la maison aurait besoin d'un bon coup de dépoussiérage. Le corridor est sombre, les vitraux de couleur laissent passer peu de jour. Mais dedans, il fait chaud, le vieil homme l'a conduite dans un salon tendu de brocart cramoisi où crépite un grand feu de cheminée. Ici, la pièce semble appartenir à une autre réalité. Les secondes y tombent comme des gouttes de mercure, alourdies d'elles-mêmes. La sensation physique est immédiate : un peu comme lorsque l'on pousse la porte d'une église en pleine journée, pour trouver de la fraîcheur ou allumer un cierge, et que le silence vous ravit en un instant du tumulte de la rue. Ici, Alma se sent bien. Le vieil homme lui demande de leur servir un peu du liquide doré qui clapote dans une carafe de verre taillé.

— Vous n'avez rien contre l'hydromel ? Il n'est pas trop tôt ? Pour moi, c'est ma façon de fêter le soleil que je ne vois presque plus. Je le fais descendre dans ma gorge.

Il a un rire gras, des cailloux semblent rouler au fond de son gosier. Il sort une longue cigarette d'un étui de cuir, et l'allume en inhalant lentement la fumée.

Alma s'aperçoit qu'il lui faut répondre quelque chose, elle n'a pas dit un mot depuis l'apparition de Georges. Sur le mur en face d'elle, une tête de cerf ornée de corail rouge à la place des bois semble la fixer.

— L'hydromel... Ça fait longtemps. Oui, volontiers, monsieur Muzard.

Alma prend le verre et porte son regard au-dehors. La mer ondule là-bas au loin, déformée par les vitraux de la fenêtre. Alma sent son cœur battre jusque dans ses doigts.

La sensation se dissout avec la première gorgée ; sur la langue, Alma a un goût de miel et de cannelle. Elle s'habitue à l'obscurité de la pièce, les flammes de la cheminée lui révèlent un pan de mur entièrement tapissé de volumes anciens.

— Voici donc votre bibliothèque ?

— Une partie, seulement. Celle que je veux vous montrer est dans un petit cabinet, au premier étage. Mais si vous le voulez bien, faisons d'abord connaissance. Il faut que je vous explique pourquoi je vous ai fait venir. Vous, en particulier, et pas l'un de vos confrères.

Le vieil homme se penche vers elle, la fumée de sa cigarette s'élève

de façon indolente vers le plafond. Ses paupières sont roses, son regard éteint lui rappelle ceux des poissons morts de son imagination. Alma sent une sueur aigre perler sur sa peau.

— Parce que je suis la librairie la plus pointue dans le domaine du surréalisme, sans doute, monsieur Muzard ?

Sa voix lui parvient lointaine, ralentie, il va falloir faire gaffe à l'hydromel.

— Bien sûr, mais pas seulement. Alma. En fait, mon épouse portait votre prénom...

— ... elle est décédée ?

Alma se maudit. Poser des questions pareilles.

Muzard baisse les yeux. Il semble puiser la force de lui répondre dans ses mains qu'il étreint vigoureusement.

— Pardonnez-moi, je suis tout à fait s...

— Non non, c'est bien. Mon Alma est morte, oui, il y a six mois. Elle était irlandaise, une grande beauté. Je l'ai rencontrée à Belfast, où j'étais venu parler à un congrès de littérature anglaise. Je suis traducteur, enfin, je l'étais. J'ai rencontré Alma alors qu'elle avait trente-sept ans. Elle a accepté de m'épouser à notre premier rendez-vous. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais j'ai saisi ma chance. Elle était la joie même, et elle chantait... Nous avons vécu l'amour le plus intense pendant cinquante ans. Des années ensoleillées, sans presque un nuage à l'horizon. Une rareté. Depuis qu'elle est partie, je perds la vue, petit à petit. Même dans mes rêves, comme s'ils rétrécissaient. Croyez-vous que nos rêves peuvent se réduire ?

Les yeux de Georges s'embuent soudain.

Il se reprend et avale une gorgée d'hydromel.

— Non, je m'égare, pardonnez-moi. L'envoi de Breton que je veux vous confier était pour nous. Nous avons rencontré Breton chez Leonora Carrington, qu'Alma avait connue en Angleterre. J'ai retrouvé ce livre au fond d'une boîte lorsque Alma est morte. Breton nous l'avait offert pour notre mariage. Je l'avais oublié. Il était entortillé dans un vieux papier de bambou et sentait l'ambre, comme vous, il me semble. Mon épouse adorait ce poème, qu'elle récitait, parfois :

L'union libre, vous savez ?

Ma femme à la chevelure de feu de bois
Aux pensées d'éclairs de chaleur
À la taille de sablier

Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre
Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles

Le vieil homme récite les vers en regardant le plafond, Alma est au chaud dans ses mots, seule une branche de bois craque et siffle dans la cheminée.

— Oui. Je connais ce poème...

— Aujourd'hui, ce poème me fait mal. Ce recueil me fait mal.

Les sourcils du vieil homme tremblent, sous le hoquet de ses yeux éteints. Alma est un peu interdite, l'air bourdonne des derniers mots prononcés. Elle se sent bête, elle ne sait pas quoi dire.

— Lorsque Alma est morte, j'étais auprès d'elle. Nous venions d'aller cueillir un fruit sur le grenadier que vous voyez dehors dans le jardin. Connaissez-vous cet arbre ? Alma raffolait des grenades. Au printemps, nous attendions toujours la naissance des nouvelles feuilles sur les rameaux à l'écorce argentée. Et l'éclosion arrivait comme un trésor : des fleurs chiffonnées, d'un beau vermillon, qui émergeaient du calice à l'été. Les feuilles sont d'abord rougeâtres, elles prennent ensuite une teinte d'un vert lumineux pour finir toutes dorées à l'automne. Mais je m'égare... je vous embête. De quelle couleur sont vos cheveux Alma ? Bruns, c'est cela ? Je vous entrevois.

Le vieil homme sourit, les flammes illuminent les sillons complexes de ses rides. Sa peau est plus fine que du papier à cigarettes. Alma n'avait pas vu combien Muzard était âgé. Alma sent une brise la parcourir, elle a la chair de poule.

— Oui, je suis brune, enfin, j'ai deux ou trois cheveux blancs maintenant. Non, vous ne m'embêtez pas, je vous en prie, continuez...

— Ce soir-là, Alma a cueilli une grenade, d'un magnifique rouge doré. Elle m'a demandé de la lui préparer et s'est assise là où vous êtes, sur ce canapé. Elle se sentait fatiguée. Lorsque je suis revenu de la cuisine, Alma avait défait son chignon, elle avait encore de beaux cheveux argentés. Ils ruisselaient sur ses épaules, elle chantonnait une vieille ballade irlandaise :

In a field by the river my love and I did stand

J'ai attendu la suite, mais rien n'est jamais venu. Mon Alma avait cessé de respirer. L'assiette m'est tombée des mains, et les moitiés de grenade ont roulé à ses pieds, comme deux plaies ouvertes.

Plus tard, Alma a suivi Georges jusqu'e dans son cabinet. Par la fenetre, en montant l'escalier, elle a vu un etang luire comme une medaille dans l'immense jardin. La piece est petite et circulaire. Elle sent l'encens, les fleurs et la fumee. Des bibliothèques vitrées faites sur mesure tapissent les murs, et une table en bois accueille un grand bouquet de lilas. Des lampes éclairent les volumes, le tout a des allures de coffret précieux. Alma a la sensation d'être une miniature enfermée dans une boîte à musique, un enfant va en remonter le mécanisme et une musique s'élèvera, la faisant tourbillonner sur elle-même.

Le vieil homme lui explique d'une voix éraillée qu'il ne veut plus de ses livres, même si cette pièce contient l'un des trésors de sa vie. Je vais mourir à mon tour, et je ne veux pas que des rapaces inconnus dispersent mes raretés au plus offrant. Je veux vous les confier, Alma. Parce que vous me plaisez. En parcourant les catalogues de libraires avec ma grosse loupe – une chance que je ne sois pas encore totalement aveugle – je n'ai vu que peu de femmes. Je voulais une femme. Et je suis tombée sur votre prénom. *Alma*. Comme un signe, n'est-ce pas ? J'ai su que je vous avais trouvée. Si vous voulez, vous me direz quelle est la cause de votre chagrin, chère Alma. Je ne vois presque plus, mais je sens très bien les cœurs blessés. Pour l'instant, je vous laisse regarder ça, il faut que je m'allonge un peu. Faites comme chez vous. Ne m'accompagnez pas, je sais encore très bien me débrouiller tout seul. Il y a une petite omelette et du café pour tout à l'heure. Le Breton est à côté du vase, prenez-le.

Georges s'éloigne, précédé de la fumée d'une nouvelle cigarette. Un rayon de soleil vient répandre une poudre dorée sur les lilas. Un exemplaire est en effet posé là, juste à côté du bouquet. Le tac tac de la

canne descend les escaliers, puis les lourds tapis absorbent son bruit.

Alma reste suspendue un moment dans la pièce. Elle ne parvient pas à faire un pas. Les tranches des livres brillent comme des chocolats dans leurs emballages. Elle y voit toutes sortes de formats. En s'approchant enfin, elle peut lire des étiquettes : « Astrologie », « Médecine », « Botanique »... Plus loin, « Littérature, du XVI^e au XX^e siècle ». Je rêve, prononça-t-elle tout haut. Billie, je rêve, n'est-ce pas ?

Sa propre voix la sort de sa torpeur. Elle prend le délicat paquet près du vase et entreprend de délayer le cordon qui maintient serré l'emballage de bambou. « Poèmes » André Breton. Une typographie carrée années 1930, titre gaufré de blanc sur fond noir, et une abeille sous le nom de l'auteur.

Elle ouvre le recueil, et l'odeur de musc fané lui fait tourner la tête. Un dessin de Picasso représentant une femme aux yeux triangulaires, à la bouche en relief et aux cheveux de serpents orne la page de garde. Derrière, elle trouve ce mot, écrit à la main :

À Alma & Georges

Votre

André

Sur le mur, un portrait argentique, qu'elle n'avait pas vu jusqu'ici, est frappé d'un rayon de soleil rose, filtré par les vitraux. Une femme y sourit, tête légèrement baissée, cheveux relevés en un chignon lâche. Alma s'approche, *Alma*, 1957, lit-elle. Une femme pose, une fleur dans les mains, l'une tenant la tige, l'autre sous le calice, les yeux baissés. La fleur est un vrai végétal, une fleur de fuchsia séchée, pâlie par le temps, qu'on a posée là, dans le cadre de la photo. La femme est si belle qu'Alma cherche des yeux un long moment le secret de son magnétisme. Sont-ce ses joues veloutées, le charme de ses cils baissés, les boucles souples qui s'échappent de sa chevelure, ou la façon dont elle tient contre son cœur la fleur entre ses doigts ? Alma ne peut détacher les yeux du sourire pur d'Alma, un sourire esquissé, qui a dû s'élargir une fois la photo faite. Et surtout, l'image est incroyablement vivante, comme si la femme allait relever le regard, et vous foudroyer.

Alma pense à Jean, son amour, et à sa Billie, seule dans sa chambre aseptisée. L'envie de les voir lui vrille le cœur. Elle repose le recueil de poèmes sur la petite table ronde, sous le bouquet de lilas. Puis

s'approche des rayonnages. Cette bibliothèque est un trésor comme elle n'en a jamais vu. Alma se dirige vers le rayon « Botanique », et extirpe avec douceur une encyclopédie ancienne, qui glisse du rayonnage en soulevant un nuage de poussière. *La Botanique de Paul Alexandre, 1926, orné de 65 planches couleur*. Alma cherche un siècle. Ce volume de cuir patiné, aux épaisses feuilles dorées par le temps, l'attire.

Une bergère est là, tendue de velours rose, Alma s'y installe. Pas un bruit dans l'immense demeure de Muzard. Juste le bourdonnement d'une abeille qui se cogne contre la vitre. Le soleil diffracté par le verre dessine des taches mouvantes sur le sol. Alma ouvre l'encyclopédie : l'héliotrope tend ses tentacules rouges, l'iris déploie son calice obscène, la mauve, le coquelicot, le lys impérial leurs couleurs passées. Les planches décrivent les propriétés de chaque fleur, la tête lui tourne légèrement. Elle somnole... sont-ce tous ces noms latins ? L'hydromel ? Et soudain, en tournant une page, Alma a l'impression de recevoir un baquet d'eau dans la figure. Son cœur s'accélère.

Putain.

J'y suis.

C'est ici.

Un dessin représente une plante, qui s'élève haut sous ses feuilles de piquants, pointant fièrement une aigrette pourpre. La peinture de la plante en coupe la fait tressaillir. L'ombre est celle qui se loge dans le thorax de Billie. Alma lit, tremblante, la description du chardon.

Le cirse des champs (Cirsium arvense) est une plante vivace appartenant au genre Cirsium et à la famille des Astéracées (ou Composées). Alma lit vite, elle saute des passages, un sentiment d'urgence insupportable l'opprime, est une plante qui peut s'adapter à de nombreux milieux, mais qui préfère les milieux riches et ensoleillés. On le retrouve dans les prairies, sur les bords de chemins et de routes, dans les friches, les champs et les jardins. Oui bon, ok, Constitué d'une tige cannelée dotée de feuilles lobées, brillantes et épineuses, ce chardon se caractérise par les fortes nervures, blabla. Au sommet de cette haute tige (qui peut parfois atteindre un mètre cinquante), on trouve un capitule de fleurs pourpres, lesquelles donneront naissance à de petites graines brunes et allongées, surmontées d'une aigrette.

Le dessin représente l'aigrette subtilement colorée à l'aquarelle d'un carmin violent.

Synonymes : chardon marbré, chardon bénit, chardon argenté, chardon de

Notre-Dame, lait de Notre-Dame, artichaut sauvage.

Historique : Bien que le mot *silybum* désigne durant l'Antiquité une espèce de chardon sauvage comestible, le chardon-marie est difficilement distingué des autres chardons (*onopordon*, *cirses*, etc.) durant cette période. Peu usité au Moyen Âge, peut-être est-il permis de penser que le *Cardo* d'Hildegarde de Bingen représente ok, ok, je m'en fous, Alma balaie la page du regard, Bien plus employé par la médecine populaire, le chardon-marie devra attendre l'orée du XVI^e siècle avant que les thérapeutes le prennent enfin en considération. Les mots se troublent. Elle s'essuie les yeux d'un revers de manche. On a souvent reproché aux médecins de la Renaissance leur extravagance. Paracelse le préconisait contre les « brûlures intérieures » et le botaniste anglais John Gerard pour les « maladies de la mélancolie ».

Alma sent que le secret de Billie se niche ici, dans ces pages à l'odeur de salpêtre, dans les dentelures de ce chardon conquérant.

Cas particulier : Alma tressaille. Le XIX^e siècle répertorie une dizaine de cas d'invasion du chardon dans le corps humain. Le mal affecta en particulier des sœurs jumelles, au printemps 1903. Marthe et Rosalie S., seize ans, héritières du château de Doudeauville, dans la région de Bray. Marthe contracta la première la maladie, suivie quelques mois après de Rosalie. Les jumelles connurent durant de longs mois des symptômes variés : étouffement, pâleur, asthénie, crises de démence. Alma tremble tant qu'elle doit poser le volume un instant pour s'essuyer les paumes. On fit appel à plusieurs médecins et guérisseurs, on leur donna des lavements, on leur fit des saignées, on leur prépara des décoctions, en vain. Le médecin Calder, venu de Rouen, fut appelé. Réputé novateur, il avait déjà soigné des cas de maladies inconnues avec succès. Pratiquant des micro-incisions, il leur découvrit un chardon poussant dans le thorax. La maladie du chardon (ou de Calder, du nom du médecin qui en établit le diagnostic) semble pousser par crises espacées, affaiblissant la malade, réduisant son taux de globules dans le sang, et la pression artérielle dans le cerveau. Calder opéra Rosalie pour en retirer la plante malfaisante, elle mourut quelques heures après. Alma lit tout en s'essuyant les yeux compulsivement. Marthe, sa sœur jumelle, fut laissée indemne. Après une dernière poussée spectaculaire (suées abondantes, évanouissement, ataraxie), elle sembla recouvrir la santé en quelques jours. Calder établit que le chardon avait terminé sa pousse, l'aigrette étant sortie et s'étant déployée dans les poumons (la pousse dura au total trente-huit mois). La maladie du chardon, rarissime, semble affecter des organismes

jeunes, et une majorité de femmes. Il est probable qu'elle se transmette, ou procède par contagion. Marthe et Rosalie, vraies jumelles, furent atteintes ensemble à quelques mois près. La jeune Marthe S. vécut centenaire. Résistante aux infections (elle sortit de sa maladie en 1907, où l'hiver fut un des plus rigoureux du siècle), elle fut surnommée la miraculée. Elle devint elle-même médecin neurologue. Elle ne sembla aucunement gênée par la plante qui s'épanouit (gros trou de moisissure ici, illisible). Calder recommanda aux médecins de surveiller la pousse, mais de ne pas intervenir par une chirurgie. On répertoria en Bretagne et en Italie une dizaine de cas similaires dans les années 1900-1920. Depuis, la maladie semble avoir spontanément régressé.

Nom de Dieu, crie Alma. Je le savais ! La maladie de Calder. Le chardon. Elle parle à voix haute. Il faut appeler les médecins, il faut appeler Jean. On ne doit pas opérer Billie.

Alma referme le volume d'un claquement sec et le cale contre sa poitrine. Les secondes se figent dans un nuage de poussière, en suspension dans l'air. Elle fait un pas vers les fenêtres incurvées du boudoir. À travers la croisée, l'étang reflète un long nuage immobile. Se dépêcher. Le train de 15 heures, je peux l'attraper. Soudain une silhouette aux cheveux rouges traverse son champ de vision. Alma s'adosse au mur, tremblante. Elle a cru voir Chicago May courir, accrochant une mèche de sa chevelure de feu aux épineux.

Le sentiment d'urgence d'Alma contraste terriblement avec le silence et la torpeur de la vieille demeure. Elle dégringole les marches, l'encyclopédie sous le bras. Trouver Georges. Au bas de l'escalier, un corridor serpente, desservant plusieurs pièces. Monsieur Muzard ? hasarde-t-elle, puis plus fort : Georges, Georges ! Le cœur d'Alma bat si fort qu'elle croit défaillir, et se rattrape d'une main aux murs. Une horloge à battants égrène indifféremment les secondes, rappelant à Alma qu'elle doit agir vite, le temps est compté désormais. Billie va être opérée dans deux jours, elle doit appeler l'hôpital, elle doit filer d'ici. L'horloge sonne lourdement la demie d'une heure. Derrière elle, le feu s'effondre lentement dans un craquement de bois. Tant pis pour Muzard, Alma court vers le vestibule, on dirait un rêve, mais non, c'est l'odieuse réalité.

— Alma ?

Le vieil homme se tient à l'entrée du corridor, appuyé sur sa canne blanche.

— Je vous l'avais dit, n'est-ce pas ? Le Breton est une merveille. Mais où allez-vous comme cela ?

— Quel breton ?

Alma s'est à demi retournée. Puis se tournant tout à fait pour fixer le vieil homme :

— Oh non, Georges, le recueil... non, ce n'est pas ça... ils vont opérer ma fille. J'ai trouvé dans cette encyclopédie – Alma désigne du menton le gros volume sous son bras – la description de sa maladie. C'est Calder, le chardon. Ils ne peuvent pas le déraciner, elle en mourrait !

— De quoi parlez-vous ? Allons, calmez-vous, venez, je vous fais

réchauffer l'omelette, le café est fait en deux minutes, installez-vous.

Alma est une bête traquée. Son regard va de Georges à la porte d'entrée. Je... pardon je dois téléphoner. Je... je vous expliquerai plus tard.

Georges discerne l'ombre d'Alma à travers les croisées des fenêtres. Elle a des mouvements brusques, son téléphone ne capte pas, à tous les coups. Il ne peut pas voir son profil de renarde, mais il devine la silhouette qui remonte à grands pas, jaune, vert, l'ombre avance sur les vitraux, et claque, Georges sursaute à peine, la voici revenue.

— Il n'y a pas de réseau ici ? Je dois appeler mon mari. S'il vous plaît, aidez-moi.

— Ici. Venez.

Georges précède Alma dans le salon à petits coups de canne, et la fait asseoir sur un fauteuil en bois sombre.

— Ici, vous captez. Je suis à côté. Appelez-moi, si besoin. Je vous laisse.

Alma essuie ses mains moites sur le velours des accoudoirs. Elle compose fébrilement le numéro de l'hôpital, l'encyclopédie ouverte sur le *Circum arvense*, le regard fixé sans le voir sur un bouquet de monnaie-du-pape, planté dans un vase en cristal bleu.

— Oui, bonjour, Alma Calet, la mère de Billie, qui doit se faire opérer lundi. Je dois parler au professeur Gayet. Voilà, merci, j'attends, bien sûr.

La mèche rouge qu'elle a vu s'enrouler autour des épineux lui revient en mémoire. Chicago May. Elle chasse cette pensée d'un revers de main. La voix du médecin, grave, lui demande ce qu'il se passe.

— Professeur, merci de me prendre. Voilà. Je sais ce qu'a Billie. La maladie de Calder. Cela n'a rien à voir avec une tumeur, c'est un chardon, comme je le pressens depuis des mois. Je l'ai trouvé dans une *Encyclopédie* de 1926, non, je vous en prie, écoutez-moi, professeur.

Alma explique tout : le chardon, l'histoire des sœurs S., le fait qu'il ne faille surtout pas intervenir, une chirurgie invasive pourrait tuer son enfant.

— Je ne suis pas folle, professeur, et jusqu'à preuve du contraire, je suis la mère d'un enfant mineure. Vous avez beau m'expliquer votre histoire de tumeur grosse comme une poire, je suis sûre de moi : Billie souffre de la maladie de Calder, c'est un chardon qui grimpe à l'intérieur de son thorax, regardez vos radios, nom de Dieu ! Oui,

pardon docteur. Le mal est sur le point de se résorber. C'est... c'est la dernière poussée de la plante. Le plumet va se déployer, et alors, ce sera fini. Non, je vais parfaitement bien, professeur. Ne touchez pas à Billie. Vous dites ? Très bien. J'appelle son père immédiatement.

Alma, en larmes maintenant, compose le numéro de Jean, qui décroche presque aussitôt.

— Jean, pardon je pleure oui mais tout va bien, chéri, enfin pas tout à fait : j'ai trouvé pour Billie. J'avais raison, j'ai lu la description chez M. Muzard, dans une encyclopédie botanique, c'est très clair, c'est la maladie de Calder, le chardon. J'ai appelé l'hôpital, ils ne me croient pas, Gayet m'a envoyée bouler comme si j'étais cinglée, mais je ne le suis pas. Billie endure la dernière poussée, d'après ce que me dit Gayet, elle a des suées, des vomissements, oui c'est ça, c'est ce qu'il m'a dit. Mais non, ne t'inquiète pas, c'est normal, c'est normal chéri, c'est comme pour Marthe, Marthe c'est, enfin, je t'expliquerai. C'est... c'est l'aigrette, quand elle sort. Ensuite, c'est fini, Billie ira bien. Mais écoute-moi : il ne faut pas qu'ils l'opèrent. Alors, il faut que tu appelles l'hôpital. Les deux parents doivent être d'accord pour ça, c'est ce que m'a dit Gayet. Hein ? Comment ça ? Mais non, ce n'est pas une tumeur, putain, Jean, fais-moi confiance un peu. Je sais ce que je dis, même si ça paraît fou. Billie a un chardon dans les poumons (elle articule comme si elle parlait à un enfant), ok, et là, la tête du chardon est en train de sortir. D'après les très rares cas, c'est signe que la maladie est finie, si on l'enlève, elle meurt, tout de suite, tu comprends ? Non, je ne hurle pas, je te parle. Si on le lui laisse, ça la protégera. Si, je m'entends très bien parler Jean, et je sais ce que je dis. Non, Jean, Jean, écoute. Appelle Gayet, tu lui dis qu'il annule. Ne fais pas ça, je ne pourrai pas te le pardonner. Il faut qu'on soit deux, comme on a toujours été deux. Oh merde, ne fais pas ça... tu... tu vas tuer notre fille. Non ! Surtout pas ! et va te faire foutre.

Alma, hagarde, a un goût métallique dans la bouche. Le goût de la peur. En se levant, elle fait tomber l'*Encyclopédie* sur la table pliante, le café se renverse sur le tapis turc. Alma a les nerfs aussi tendus que des fils électriques bouffés jusqu'à la corde. Georges, alerté, l'appelle depuis le salon, Alma, qu'avez-vous ? Alma ! Mais Alma a déjà pris la porte et Georges se tient là, devant le courant d'air froid.

Alma court, éperdue, sans savoir du tout où elle va. Elle a pris à travers le jardin de Muzard, devant elle s'ouvre un parc, au fond duquel les branches de saules trempent dans le brouillard. Les mots de Jean martèlent sa course, *tu deviens cinglée, Alma, vraiment, je ne te laisserai pas faire cette fois*. Dans la voiture, alors qu'elle lui avait parlé du chardon pour la première fois, il ne l'avait pas crue, il avait glissé un sourire à travers ses larmes en pensant sûrement qu'elle racontait une de ses vieilles histoires tordues. Mais là, Jean était féroce, il avait un ton de voix coupant comme un hachoir, et il avait tranché net. Il maintiendrait l'opération prévue le surlendemain, que sa femme lui pardonne, ou pas. Alma court en regardant le ciel, renversée comme dans une prière. Et soudain, le choc la propulse en arrière, elle tombe sur le flanc. Devant elle, dans l'herbe, émergeant d'une sorte de brume, elle aussi pareillement étonnée, se tient une femme aux cheveux rouges, épars, jupons relevés sur des bottines fatiguées. Elle a l'air amusé. La rousse semble avoir décidé qu'elle pouvait faire confiance à cette femme éplorée, qui lui fait face. Elle s'essuie la bouche d'un grand revers de bras, et secoue la tête pour s'empêcher de pouffer de rire.

— Chut, je me cache. Aide-moi à me relever je me suis fait mal à la hanche.

La femme a un accent assez fort, un accent anglais. Elle ramasse ses magnifiques cheveux auburn en les roulottant dans un chignon rapide. Chicago May ? Suis-je vraiment devenue folle ? pense Alma, qui se relève en titubant, et lisse son jean, avant de prendre la main de la jeune femme et de la tirer faiblement vers elle.

— Merci. Oh, tu me fais rire, tu fais les yeux ronds... Je suis en

fuite. Je suis arrivée d'Angleterre il y a deux jours, j'ai trouvé ce grand jardin ici, hier, et j'ai dormi, là, près de l'étang. Oui, pas de quoi me regarder comme ça. Ça arrive tu sais. J'ai vu le vieil homme, mais lui, il ne me voit pas, je crois qu'il est aveugle. OK. Fuck, j'ai déchiré mon gilet.

La rousse fouille du doigt un accroc fait à son gilet d'homme, qu'elle a enfilé par-dessus une vieille chemise blanche à jabots.

— Je, je m'appelle Alma, dit Alma sans qu'on lui ait rien demandé.

L'habitude d'être polie, de se présenter aux inconnus. La tête lui tourne légèrement et sa propre voix lui revient dans les oreilles comme si elle lui était étrangère. Elle a très mal à la tête.

— Oh mais, je sais comment tu t'appelles, laisse-moi voir.

Elle s'approche de la jeune femme et passe sa main doucement sur son crâne.

— Attends, je vais nettoyer ta plaie.

La femme sort de son barda une bouteille d'un liquide ambré et un grand mouchoir à carreaux et tamponne délicatement la bosse suintante d'Alma, essuyant un filet de sang jusque dans son cou.

— Tu t'es pas ratée hein ? Tu regardes jamais devant toi quand tu cours ?

Cette fois, Alma voudrait se fâcher, mais rien que le fait d'y penser réveille sa douleur à la tête. Elle voudrait lui dire : et toi alors ? Qu'est-ce que tu fais là chez Georges ? Je cours comme je veux, tu n'étais pas censée être dans mon chemin ! Alma ne peut articuler un mot, et ses yeux se remplissent de larmes. Oh non, elle ne va pas se mettre à pleurer devant cette femme... Qu'est-ce qui m'arrive ? Tout est vraiment si étrange...

— Chut, pleure pas, viens, je vais te dire un secret. Pas ici. Suis-moi.

Alma précède la grande femme aux cheveux rouges, elles marchent en se frôlant, encore sonnées du choc. Une pluie très fine s'est mise à tomber, comme si le ciel se déchirait doucement. Elles arrivent à l'étang, l'eau saumâtre est piquetée de minuscules aiguilles de pluie. Des lentilles et des algues, longues comme des chevelures, y ondulent.

— Tu sais que je m'appelle May, tu connais ma vie, mais figure-toi : je connais la tienne aussi. Je sais que tu es froussarde, et courageuse à la fois. Autant que moi, même si tu sais pas braquer une banque. Je

sais que tu as raison pour le chardon qui pousse dans la poitrine de ta fille. Et je te le dis, car personne le fera : tu as raison de laisser faire, tu as raison d'être partie de chez toi... C'est maintenant que tu vas souffrir, mais c'est maintenant que tu vas être libre. Et alors Billie vivra. Tu le sais toi-même, au fond. Pour la délivrer, tu dois te retrouver... (Elle caresse doucement le visage d'Alma.) Souviens-toi, quand tu auras besoin, je serai là, tout près de toi.

Son haleine est douce, chaude, elle donne la sensation d'une intimité agréable, qu'on a envie de partager. Pour *Alma mater*, la déesse mère, il est temps de trouver le rivage... May fait tomber une de ses lourdes boucles d'or rouge sur le visage d'Alma tandis qu'elle approche ses lèvres de sa joue...

Alma est-elle morte ? S'est-elle réveillée dans ce paysage marécageux avec Chicago May comme passeuse d'âmes ? La bouche de May est tendre et les yeux d'Alma se font de plus en plus lourds... Mais soudain, la pluie tombe dru, Alma ouvre les yeux, et c'est le visage de Georges qui est penché au-dessus du sien, s'appliquant à renverser un verre d'eau sur son visage.

Alma se relève à demi en criant. Georges lui prend fermement le cou :

— Non, ne bougez pas Alma, vous avez eu un choc, vous avez couru droit sur le chêne quand vous êtes sortie de chez moi. Vous vous êtes assommée et avez perdu connaissance. Vous êtes dans mon jardin, j'ai eu très peur. Je vous ai appelée, j'ai buté sur votre corps allongé, au pied de l'arbre, juste ici. Chut, ne parlez pas, reposez-vous. Je vais vous ramener à la maison.

La vision de Chicago May semble avoir calmé Alma. Elle porte désormais les paroles de l'Irlandaise comme un médaillon sur la poitrine, capable de tenir à distance le désespoir qui l'a fait chuter. *Tu as raison de laisser faire. C'est maintenant que tu vas souffrir, mais c'est maintenant que tu vas être libre. Et alors Billie vivra.* C'est étrange, mais ce viatique suffit à apaiser Alma. Si elle rallumait son portable, elle verrait les seize messages que Jean lui a laissés, mais elle ne veut pas entendre parler de Jean. Georges a compris qu'Alma est tombée pour s'étourdir enfin, et abrutir la pensée. Accéder à une part de silence essentielle. Il devine qu'en elle, le langage s'est épuisé à trouver le sens, jusqu'à la chute. Qu'il lui faut respirer maintenant. Aussi l'a-t-il mise à l'aise : sa chambre est là, lui sera un peu plus loin, à côté. Elle est comme chez elle, il y a de quoi dîner, si elle le veut. Puis il a disparu dans les profondeurs de sa maison, laissant derrière lui une odeur de tilleul un peu douceâtre et un paquet de cigarettes pour Alma.

Ici même, dans la chambre où elle se repose, Alma a décidé d'ouvrir une parenthèse. Sa vie est tout entière contenue là : entre le lit, la cheminée où pétillie un feu joyeux, et les ombres des tableaux aux murs. De temps à autre, l'éclat d'un regard peint s'allume à la faveur d'une flamme. Elle voudrait que la parenthèse s'étire à l'infini. Ne plus bouger de cet antre.

Alma se roule en boule sur le lit. Dehors, la nuit s'est avancée sans bruit. Ses pensées s'enchevêtrent. Elle tente de récapituler la situation pour elle-même. Lundi, c'est-à-dire après-demain matin, Billie doit être opérée. D'une tumeur, puisque c'est ainsi qu'on la nomme. Or Alma est convaincue qu'il n'y a pas de tumeur, mais une plante qui pousse de façon chaotique et folle. Elle sait que la guerre qui se livre dans les

poumons de Billie est sur le point de prendre fin. Elle le savait avant même de découvrir Calder dans l'*Encyclopédie botanique*. Elle sent que sa fille sortira victorieuse de tout ça, et ne peut pas expliquer cette intuition. Elle s'est engueulée avec Jean, et avec les médecins. Personne ne veut écouter ses histoires de chardon à dormir debout. Et c'est compréhensible, en un sens. Pour l'instant, elle ne sait plus quoi faire, quoi dire, quoi penser. Elle ne veut pas parler à Jean, c'est sa seule certitude. Elle se repose ici, c'est tout. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle fera demain. Elle a juste besoin de respirer.

Elle pense au destin de Chicago May, à sa visite, tout à l'heure. Pourquoi cette femme, née en Irlande il y a plus d'un siècle, qui s'est enfuie de la ferme familiale et qui a atteint l'Amérique en prenant un paquebot, se faisant passer pour une lady ; cette femme qui a braqué les coffres de l'American Express... cette femme morte en 1929 est-elle venue la visiter ? Dans la nuit coule un grand fleuve de silence. La fenêtre ouverte fait entrer une odeur d'arbres, d'herbe humide, qu'on pourrait boire comme un sirop. Le vent agite les bords d'une photo punaisée dans l'obscurité. Une bûche craque dans un pétilllement d'étincelles. Aux murs, banjos et ukulélés, et d'autres instruments, qu'Alma ne connaît pas. Elle peut encore sentir la caresse des cheveux épais de l'Irlandaise sur sa joue, et son odeur épicée.

Peu importe qu'elle ait rêvé Chicago May. Elle est plus réelle pour elle que n'importe qui d'autre. Bien plus que le veilleur de nuit de l'hôtel des Rochers. Ou que le passager du train qui la regardait de travers dans la vitre. Alma a le don d'appeler les morts à elle, pour la réconforter des vivants, quand ceux-ci la désespèrent. Plus jeune, alors qu'elle faisait un stage dans une maison d'édition située dans un arrondissement aussi chic qu'hostile, elle allait manger son sandwich au pied de la statue de Balzac, posée sur une placette. L'écrivain lui semblait alors plus proche d'elle que n'importe lequel des jeunes loups en costumes et des blondeurs agressives, portables vissés à l'oreille, de ce quartier qu'elle détestait. L'expression pensive de l'homme de lettres, les mains sereinement croisées sur ses genoux, ce sourire inscrit dans le plâtre ralentissait alors le rythme de son cœur, et le lui réchauffait pour la journée.

Parfois, les mots sont pareillement inamicaux. Aussi artificiels que ces costumes et ces brushings. Même s'ils tentent de décrire la vérité. *Je ne fais plus l'amour. Ma fille est malade.* Les mots sont de pauvres choses,

se dit-elle. Ils sont pratiques et incomplets, incapables d'exprimer la complexité de nos vies, la subtilité de ses nuances. Il faudrait les dégraisser, les lessiver, les essorer pour leur faire dégorger un sens nouveau. Quel terme pourrait traduire cette réalité : Alma aime Jean même si elle ne fait plus l'amour avec lui ? Quel serait celui capable de dire ce qu'Alma ressent par rapport à la maladie de sa fille ? La « maladie » de Billie est son étrangeté et sa force. Une force qu'elle-même a perdue, et qu'elle cherche au fond de son être. Or, parfois, on gagne les guerres en se laissant tomber par terre. On gagne les guerres sans pouvoir les nommer, sans même pouvoir nommer l'ennemi. Parfois, on remporte les victoires à sa façon. En l'occurrence, pour Alma, se tenir droit, marcher vite, ne pas questionner sa peur, revient à se soumettre. Il lui faut trébucher, attraper les franges de ses intuitions avidement, se laisser porter par ses songes.

La chambre est comme un bateau, qui tangue doucement dans la mer des arbres. La pièce est pleine d'objets précieux : carnets en cuir, tableaux miniatures, miroirs où scintillent des colliers suspendus. Une tache blanche dans un cadre attire le regard d'Alma. Il s'agit d'une broderie très fine, dans les tons bleu et rouge, où l'on peut lire :

ALMA : Âme en espagnol et portugais. Alma mater, la mère nourricière, en latin. Pomme en hongrois. L'alma est le subconscient qui évolue à la limite de la conscience.

Une pomme, un sein et une moitié de cerveau sont brodés sur le mouchoir.

Quelle étrange broderie, songe Alma. Sur la buée de la vitre, Alma tente de se représenter ce rébus surréaliste qu'est son prénom : une pomme, une mère, une âme, le subconscient. Rien que ça, sourit Alma pour elle-même.

En s'allumant une cigarette qui grésille doucement dans la nuit, Alma pense à Billie qu'elle ne peut appeler et une envie lui vient, une envie terrible de la serrer à la dévorer. Demain soir, Alma sera à Paris. Lundi matin, elle ira à l'hôpital et se couchera sur son enfant. C'est ainsi que personne ne touchera aux poumons de Billie.

La maison dort. Le téléphone sonne chez Muzard, Alma a demandé à Georges de ne pas décrocher. La lune glisse très lentement dans le ciel. Alma se lève, elle précède son ombre mouvante comme en rêve, et la suit jusqu'à une petite pièce qui semble être le bureau de

Georges. Elle sait brusquement ce dont elle a besoin. Elle a besoin de poésie. D'un espace où les mots sortent des clôtures du sens. Elle les visualise, comme des moutons sautant par-dessus la barrière, des mots libres, dans de grandes prairies tendres. Jean lui dit que la poésie touche les gens, pas seulement à l'intellect, mais au centre d'une zone, mystérieuse et pourtant très dense de l'homme, qui se situe quelque part entre le cœur et les viscères. Du doigt, elle parcourt les recueils dans la bibliothèque de Muzard. Follain. Guillevic. Schehadé. Trakl. Dickinson. Elle choisit ce livre.

J'ai besoin de poésie, prononce Alma à haute voix de retour dans sa chambre, en s'allumant une nouvelle cigarette. Et c'est bon, à cet instant, de savoir ce dont elle a besoin, pense-t-elle en ouvrant le recueil.

L'« Espoir » est la chose emplumée
Qui perche dans l'âme
Et chante la mélodie sans les paroles
Et ne s'arrête jamais
C'est dans la tempête que son chant est le plus suave
Et bien mauvais serait l'orage
Qui pourrait intimider le petit oiseau
Qui a réchauffé tant de gens
Je l'ai entendu dans les contrées les plus glaciales
Et sur les mers les plus insolites
Pourtant jamais même dans la pire extrémité,
Il ne m'a demandé une miette.

Et bientôt, les volutes de fumée s'arrondissent dans l'atmosphère,
et la nuit s'élargit.

Alors qu'Alma s'étend sur le lit, elle ne voit pas la biche s'approcher de la fenêtre. Immobile, son pelage crème fume légèrement dans l'obscurité. Son odeur poisseuse de sang, de musc et d'herbes embaume la nuit. Écrasant de ses sabots hésitants un bouquet de chardons, la biche contemple la scène de ses grands yeux doux.

Alma dort enfin, dans la chambre de pénombre et de braise.

La maison est froide au matin, Alma va chercher dans le jardin la tiédeur du jour. Le soleil s'accroche aux feuilles encore humides. Sur les toiles d'araignée, miroitent de minuscules diamants d'eau. Georges est introuvable. Une tasse de café dans la main, Alma contemple la mer, blottie contre le ciel. Le matin est pour les arbres, et pour les oiseaux. Il est temps d'appeler Jean. De l'informer de sa décision : elle prendra le train ce soir, le plus tard possible ; surtout ne pas discuter avec lui, ne pas changer d'idée. Le lendemain, elle ira à l'hôpital très tôt, on n'aura pas encore réveillé Billie.

Alma tient cette journée au creux de sa main, comme un galet. Un dimanche plein et clair, qu'elle traversera seule avec sa tristesse et son espoir fou. Le jardin de Georges ne s'embrasse pas d'un seul coup d'œil, Alma décide d'en faire l'exploration. Plutôt qu'aller en direction de l'étang, à gauche de la maison, elle le traverse en diagonale, à l'arrière. En faisant le tour de la bâtisse, elle grimpe une petite colline d'herbe, ses vieilles bottines s'enfoncent dans la terre fraîche. Au sommet, le paysage s'ouvre comme une corolle. Le ciel, immense, la mer en contrebas. Les yeux fermés, Alma écoute le vent faire claquer les draps suspendus à un fil à linge. Couvant le paysage du regard, elle songe qu'il a toujours été là. Le moutonnement de la vallée. Le dos des collines, le murmure de la mer, ils ont toujours été là. Avant que ces maisons existent, avant les hommes. La réalité d'un arbre, du rivage, ou du pépiement d'un oiseau précède toutes les autres et leur survivra. Cette idée lui fait du bien.

Alma cherche un endroit où s'asseoir pour envoyer un SMS à Jean. C'est un moment important, il n'est pas question de faire ça debout les pieds dans la gadoue. Pivotant sur elle-même, elle aperçoit un banc en

pierre, sous un saule pleureur, en contrebas de l'étang. Un coup de vent fait voler de minuscules fleurs blanches dans l'air. Alma frissonne. L'idée d'un café chaud la traverse, mais elle l'écarte pour l'instant. Il est 10 heures et quelques, Jean est réveillé, nécessairement. Elle l'imagine, en slip orange rayé dans la cuisine, sa chevelure hirsute du matin, en train de se gratter les jambes devant le placard, ne sachant plus où est le beurre, où est le café, où sont les filtres. À cette évocation, son cœur mollit un peu, et gonfle dans sa poitrine, comme un gâteau trempé de lait. En arrivant près du banc, une simple pierre rectangulaire posée sur deux plus petites, quelque chose de très préhistorique, Alma voit qu'il est mangé de vieillesse, la pierre bosselée par l'usure des corps et des éléments. Elle s'assoit sur une empreinte qui épouse l'exacte forme de ses fesses, comme si cet endroit était fait pour elle. Soudain, l'impression que Jean attend désespérément son appel lui vrille les entrailles. Il n'est peut-être pas du tout englué de sommeil à tenter de se faire un petit-déjeuner. Elle le visualise sur le balcon, les yeux rougis, une cigarette au bec, son téléphone muet en main. Il lui faut faire vite. Alma regarde sans le voir le chemin sableux de l'allée, elle cherche ses mots en plissant le front.

Pardon de ne pas avoir répondu à tes appels. Je vais bien. J'ai besoin d'être seule un petit peu.

Je rentre par le train du soir. Je serai à 22 h 37 à Montparnasse.

Alma se relit. C'est un peu sec. Elle ajoute un *Baisers*. Puis l'efface. Écrit à la place : *J'ai peur*. L'efface. Et écrit finalement. *Je t'aime*. Appuie sur la petite flèche bleue pour envoyer le message. Se demande trop tard si ses derniers mots sont vrais. Est-ce qu'elle aime encore Jean ? Après sa voix coupante d'hier, ses mots, *folle, je ne te laisserai pas faire* ? Et surtout, l'aimera-t-elle encore si Billie... ? Non, elle ne veut pas penser à cela. S'aperçoit que des larmes tombent sur la pierre du banc, contribuant un peu plus à le polir. Une tristesse infinie lui serre si fort la gorge qu'elle est contrainte de la laisser échapper dans un sanglot bruyant. Les cheveux devant le visage, les mains appuyées sur les yeux très fort pour faire barrage à ses larmes, Alma sanglote, secouée de fatigue et d'effroi. Il lui faut un moment pour laisser entrer à nouveau la lumière entre ses doigts, calmer son angoisse, sécher ses joues, retrouver son souffle. Elle se lève enfin, lavée de son chagrin pour le moment, les lianes du saule pleureur accrochées à ses cheveux.

Des gouttes d'eau épaisses s'écrasent par terre. Il lui faut un putain de café.

Dans la cuisine de Muzard, les plantes poussent partout. Entre les pots en faïence, dans le buffet, sur les étagères près des bols. De minuscules plantes grasses dans des pots de confiture, des patates douces et des noyaux d'avocat dans des verres. Cela donne à la pièce une allure un peu enfantine, et tendre. Dehors, il pleut à verse, et le bruit de la pluie berce Alma. Alors qu'elle s'acharne à mettre en marche le brûleur de la cuisinière, Georges apparaît dans l'encadrement de la porte. Le matin lui donne un air moins sévère, et, au fond de ses pupilles délavées, Alma discerne une touche de bleu.

Alma, les cheveux épars, avec son corps frêle et ses manières infiniment gracieuses, a l'air d'un chevreuil égaré.

— Vous avez bien dormi ? On promet du soleil pour cet après-midi, il devrait pointer vers 15 heures. Si vous êtes bien ici, vous pouvez rester un peu, vous savez. Les environs sont magnifiques. Si vous avez le temps, vous devriez aller visiter les Sept-Îles avant de prendre votre train.

Georges tire une chaise et s'attable. Il a le regard qui fond, ses yeux d'eau se posent sur Alma avec douceur. Elle met le café en route et s'assoit face à lui. La cafetière italienne embaume l'atmosphère.

— J'ai bien dormi, merci Georges, de votre hospitalité. Ça m'a fait du bien... Je dois reprendre le train à 19 heures. Je suppose que j'aurai le temps de faire un tour... Les Sept-Îles, vous dites ?

— Juste en face de Perros-Guirec. On y accède par une navette qui part toutes les heures. Vous avez le temps... Elle fait escale devant l'île Rouzic, où nichent des milliers de couples de fous de Bassan, et sur l'île aux Moines, la plus petite de l'archipel. Ma femme aimait beaucoup s'y rendre, et contempler la mer depuis le château en ruines. Elle disait que cet endroit ressemble au tableau de Böcklin, vous savez : l'arrivée sur l'île des morts. Elle s'y sentait bien...

Georges s'est ramassé sur lui-même, et s'est tu soudain, les doigts tremblants. Alma le regarde avec intensité, comme si cela pouvait soutenir le vieil homme. Le silence s'étire, au loin on entend des aboiements portés par le vent.

— Pardon, on se connaît à peine. Conformément à ses vœux, mon Alma a été incinérée. Elle voulait que l'on dépose ses cendres sur l'île aux Moines. J'avais promis à Alma d'honorer ses dernières volontés, je

n'ai pas pu... mes yeux... mes yeux m'ont lâché.

Le café fume maintenant dans les tasses, et répand une odeur sacrée, qui se mêle à celle de vieil homme de Georges. Tout au bout du regard d'Alma, la courbe du rivage s'efface sous la pluie. Le silence est un animal tranquille, il ronronne dans la pièce. Alma prend les mains de Georges pour qu'elles cessent de grelotter. À ce moment-là, le monde s'est retiré à toute vitesse, avec sa Billie, jusque dans cette tasse de café, où le liquide tourbillonne. Alma s'est décidée en moins d'une minute.

— C'est moi qui le ferai. Je disperserai les cendres de votre épouse, si vous voulez me les confier... J'ai bien envie d'aller faire un tour là-bas de toute façon. Vous m'expliquerez tout. J'irai juste avant de prendre mon train, d'ici là, le temps se sera dégagé. Avant cela, nous pourrions voir vos livres, je suis quand même venue pour ça, sourit Alma.

Plus tard, Alma a répertorié les livres de M. Muzard. Avec lui, dans le cabinet à l'étage, elle a fait ses estimations, elle a mis de côté les livres les plus précieux, mais elle ne pourra venir à bout de son expertise en quelques heures, il lui faudra revenir.

Georges lui a confié la boîte en bois toute simple, où sont gravées les dates de sa femme. De retour dans sa chambre, elle l'a mise dans son sac à dos, enroulée dans son petit pull bleu, avec ses affaires. Il est temps d'aller prendre la navette.

Avant de quitter la pièce, Alma s'est contemplée dans le miroir de verre dépoli accroché près de la fenêtre. Elle s'est souvenue qu'elle ne peut soutenir son propre regard longtemps sans en éprouver un long frisson. Comment peut-elle être cette même personne à la fois dans sa tête, et au-dehors ? Elle a tenu le plus longtemps possible face à ses pupilles, détaillant un à un les éléments de son visage, puis a détourné la tête, vaincue. Depuis des années qu'Alma joue à ce jeu, elle n'a jamais gagné.

Le dernier bateau part à 17 heures, Alma l'attend tout au bout du quai, en extrayant de son petit sac à dos une part de far aux pruneaux que Georges y a placée avec autorité. La lumière caresse le paysage. La mer poudrée renvoie son scintillement dans les prunelles d'Alma. Elle sera de retour à 18 h 30, juste à temps pour reprendre son train une demi-heure plus tard. Autour d'elle se pressent les derniers « prend l'air » de ce grand week-end de mai. Des familles en pull marin à rayures, des couples d'amoureux. Jean n'a pas commenté la décision d'Alma, il a passé la soirée de la veille à appeler chez Muzard dans le vide, et ce vide semble l'avoir englouti. Un SMS a informé Alma qu'il serait à la gare Montparnasse à 22 h 37 pour aller la chercher. Jean est comme un membre douloureux, ou engourdi du corps d'Alma. Elle tente de ne pas y penser, et d'aller de l'avant, ignorant les spasmes qui la prennent à l'idée que son mari pourrait demander aux médecins d'opérer Billie contre sa volonté. Depuis qu'elle est tombée dans le jardin de Georges, Alma a l'impression de ne pas s'être vraiment réveillée. Chicago May, la poésie, la broderie de son prénom, le banc sous le saule pleureur, les plantes grasses de la cuisine, le café et les cendres : tout se mélange et s'assourdit comme la bande-annonce d'un film dans lequel Alma a la sensation vague d'avoir joué un rôle, sans être tout à fait là. Jean lui a dit que Billie avait de la fièvre, et qu'aucun antalgique n'en venait à bout. Alma sent, dans ses os, que c'est la dernière poussée du chardon, celle qui consume, avant le déploiement de l'aigrette et le calme retrouvé. En cet instant, plus encore que la douleur de savoir sa fille souffrir, Alma a confiance. Chacune d'elles va sortir de ce rêve somnambulique. La première qui prononcera *Bonjour Philippine !* aura gagné. Il suffirait que l'une reprenne substance pour

que l'autre se réveille. Appelons ça de l'intuition. Alma est-elle devenue un vieil Indien, un chaman, qui se fie aux ombres fugitives ? Dans son sac à dos, elle sent les angles de la boîte qui contient les cendres de l'amour de Georges.

La navette *Armor Navigation* est désormais à quai, les vacanciers se bousculent pour être dans les premiers à monter sur le pont et se choisir la meilleure place : au soleil sur la travée du haut. Un coup de vent soulève les boucles d'Alma alors qu'elle pose un pied sur le pont, le cœur battant trop fort dans ses tempes. À cinq cent dix-sept kilomètres de là, le chat roux ouvre une prune fendue.

Le capitaine accueille les passagers et recense d'une voix rendue rocailleuse par le haut-parleur les espèces protégées que les passagers vont avoir la chance d'observer au cours de leur croisière. Fous de Bassan, goélands, guillemots, macareux, cormorans, huîtres, et phoques, si ces messieurs veulent bien se montrer... La traversée durera trente minutes (comme d'aller de sa maison au centre de Paris, calcule Alma par réflexe, et en plein air, ça devrait aller), arrêt de vingt minutes sur l'île aux Moines. Elle serre son téléphone dans sa main, où le sourire de Billie éclôt en fond d'écran.

Alma se poste à l'arrière du bateau, pour regarder les deux moteurs faire des lignes parallèles et mouvantes dans la mer. Les embruns lui piquent les joues et son sourire s'élargit. Une idée lui vient : et si c'était ça l'équilibre ? À l'unisson, mais séparé. Elle se demande si, jamais, elle pourra arriver à cette chose-là avec Billie. Si leurs deux vies pourront un jour tracer ces deux sillages vibrants, parfaits : à l'unisson et séparés.

L'île Rouzic est une falaise où nichent dix-sept mille couples de fous de Bassan, des oiseaux comme des flèches blanc et noir, qui savent sans se tromper rejoindre leur nid, au son particulier du cri de leur aimé. Les passagers se massent à l'avant de la navette pour prendre avec leurs portables des photos de ces amoureux piaillants. Alma pense à Jean. Saurait-il reconnaître sa plainte parmi des milliers d'autres et fondre droit sur elle pour lui apporter à manger ? Et elle, saurait-elle ? La falaise de plumes et d'écume s'élève contre le ciel comme un temple sidérant et des nuages épais roulent au-dessus de l'embarcation. Du blanc partout, plumes, vapeur, nuées. Les cris des oiseaux fondent sur la mer, obscènes. Alma, écœurée, rentre précipitamment à l'intérieur pour se payer un expresso à la machine.

La minuscule île aux Moines est en vue, un confetti dans la mer. Le capitaine propose aux passagers de faire une halte, les plus courageux monteront au château par le sentier. Il est 17 h 30, la navette partira à 17 h 50 dernier délai, rendez-vous sur le ponton et pas de retardataires, sauf s'il y a des candidats à une nuit à la belle étoile (rire du capitaine). Alma remet son sac à dos, laisse passer une famille nombreuse, quelques couples, une vieille dame appuyée sur un bâton de marche, et prend le chemin du château. La mer est d'un bleu presque noir sous le ciel de mai, et l'odeur de noix de coco des genêts lui arrive par bouffées. Alma ferme les yeux un instant, la tête tournée vers le soleil. La jeune femme qu'elle a vue en photo chez Muzard, chignon lâche et cils baissés, flotte dans son esprit. À mi-chemin du fort, qui élève à cinquante mètres au-dessus d'elle ses tours Vauban, Alma s'arrête brusquement. En bas, sous la lumière poudreuse, le ponton est de la taille d'un petit-beurre et le capitaine, une silhouette contre le soleil.

Mais Alma n'avance plus, elle chancelle. Elle serpente le long des remparts en ruine, se tenant aux pierres tièdes qui s'effritent sous ses doigts. Plus personne n'est en vue, ni enfants, ni pulls marins rayés, ni vieille dame. Alma est seule contre le ciel et claque des dents. Un éblouissement la saisit, si fort, qu'elle doit s'asseoir. Et si elle se trompait ? Si elle inversait tout ? Les chardons poussent dans la terre, pas dans les poumons des jeunes filles. Les poissons nagent dans la mer, pas dans les chambres d'hôtel... Que fait-elle ici, loin de Billie ? Si elle refusait la réalité à force de chercher la maladie de sa fille dans des encyclopédies botaniques ? À force de rêvasser à des chardons, des tigres, des poissons, des chats roux. Et si Billie avait vraiment une tumeur ? Le souffle court, Alma se répète : Il faut rentrer. Retrouver Jean. Arrêter de fuir. Son cœur cogne si fort qu'elle tangué. Elle cherche fébrilement ses pilules dans son sac à dos, putain de sac, elle ne trouve rien là-dedans, et cette peur qui menace d'allumer un éclair blanc dans sa tête, de l'emporter tout entière, elle tremble tellement qu'elle fait basculer son sac à dos par-dessus le muret des remparts, dans le vide. Bordel de Dieu ! Sa vue se brouille de larmes. Elle le voit là en contrebas, son sac : tache orange sur rocher gris, comment faire maintenant ? Alma enjambe le muret, la mer brille en contrebas, maîtriser les tremblements de ses jambes, elle va se foutre à l'eau sinon, il y a au moins vingt mètres. Doucement, elle descend les rochers, s'agrippant comme elle peut, un peu plus bas, encore, encore. Le sac à dos a été arrêté dans sa course par un buisson de bruyères. Tendre la main. Enfin le tenir. Alma cherche ses pilules, ses mains glissent, elle a peur, elle a si peur, elle n'a plus qu'un demi-Lexomil, est-ce que ça va suffire ? Alma a une pensée pour les gens normaux, ceux qui disposent des fleurs fraîches sur des nappes blanches, ceux qui arrachent les chardons, ces mauvaises herbes. Elle a cru être plus maline, mais n'a réussi qu'à devenir une vieille petite fille, une mauvaise mère. Oh Billie, pardon, souffle Alma, les cheveux dans les yeux, un goût de sang dans la bouche. Elle grimpe, se tenant aux touffes d'épineux, tentant de ne pas se casser la gueule sur les rochers. Elle a encore quelques pas à faire pour remonter sur le sentier. Des cormorans crient autour d'elle, fouettent l'air de leurs ailes lourdes. Et soudain, Alma dérape, et s'écroule dans un vertige aveuglant. Lorsqu'elle parvient enfin à se relever et à prendre appui sur le muret, c'est pour constater l'entorse, et voir la navette *Armor Navigation*

s'éloigner vers le large.

Appuyée au muret, vaincue, Alma commence à paniquer. Son cœur bat dans ses tempes, sourdement. Une odeur de silex, de mousse et d'aiguilles de pin humides lui vient aux narines. Un parfum de vacances, obscène au milieu de son désespoir. Elle relève la tête et regarde autour d'elle. L'air fraîchit, le bleu de la mer se fond dans les mauves. Alma fouille fébrilement ses poches pour trouver son portable, il est 18 h 07, et la batterie affiche 3 %. Vite, appeler Jean. À peine le numéro composé, l'écran vire au noir, engloutissant les boucles de Billie. Incrédule, l'objet inutile à la main, Alma réalise qu'elle est seule, coupée du monde. Une pointe d'effroi la transperce comme une flèche. Le muret de pierres ceignant le fort lui apparaît comme une menace incompréhensible. Tout est d'une terrible réalité. Alma tente de saisir une image sensée autour d'elle, mais rien de ces reflets sur la mer, de ces rochers mangés de rouille, de ces pins pliés par le vent, ne la rattache au sol. Tout est hostile, compact, insensé. À quoi se raccrocher ? Elle est si légère qu'elle pourrait disparaître. Plus de densité, une fumée dans l'air. Alma regarde ses mains, les lignes qui strient ses paumes, le dos des mains blêmes, de peur et de froid, le dessin des veines. Étrangères. Et c'est comme si la flèche dans son cœur délivrait son poison, la terreur déferle sur elle comme une vague de dix mètres. Sautant sur ses pieds, elle s'étrangle de douleur, elle a oublié l'entorse, une décharge d'électricité la ramène au sol, elle voudrait courir, mais comment ? Et où ? L'air qu'elle avale lui râpe la gorge comme du papier de verre, comment respirer ? Ses jambes lui paraissent immenses, déconnectées de son corps, des décharges d'adrénaline lui piquent les pieds. Tu as raté la dernière navette. Tu es seule sur l'île. Tu n'as plus de cachets. Tu vas rater ton train. Terreur

terreur. Jean t'attendra en vain. Tu vas passer la nuit là. Billie sera opérée demain. Tu es seule et impuissante. Tout ça pour quoi ? Un putain de Lexomil. Si Alma n'était pas affolée, elle pourrait en rire. Avec Jean, ils sont champions des catastrophes, des faux départs, des actes manqués. N'ont-ils pas accompagné Billie dans le train, quand elle avait dix ans et une pancarte au cou, leur voiture garée sur le dépose-minute et n'ont-ils pas loupé le dernier avertissement à force de câlins et de recommandations, et été contraints de faire un Paris-Bordeaux/Bordeaux-Paris dans la journée et de payer cent quarante euros de parking en suppliant Vigipirate de ne pas faire sauter leur caisse ? Ne se sont-ils pas fait refouler, une autre fois, d'un vol pour le Vietnam parce que leurs passeports étaient périmés ? Jean pourrait rire lui aussi de la mésaventure d'Alma, coincée sur l'île parce qu'elle s'est foulé la cheville en récupérant un sac à dos dans lequel elle cherchait un anxiolytique. Il pourrait en rire. Mais il se peut qu'ils ne rient plus jamais ensemble. Parce que Billie mourra par sa faute. Alma manque d'air, elle tente de reprendre le contrôle de sa respiration, et place ses mains comme le lui a appris sa prof de yoga, là-bas, dans une autre vie : une sous le plexus, l'autre en haut du pubis, inspire, expire, mais tout va trop vite, recommence, inspire, expire. Se calmer. Stopper les vagues de panique qui menacent de lui faire perdre conscience. Alma cherche à se rappeler les mots du songe de Chicago May, elle appelle à elle son visage d'airain, sa chevelure ardente. *Souviens-toi, quand tu auras besoin, je serai là, tout près de toi.* Viens, viens, implore Alma à son tour. Ne me laisse pas, May, j'ai besoin de toi. Alma pleure et agrippe de ses mains glissantes les hautes herbes. Je vais compter jusqu'à trois en fermant les yeux. À trois, May, tu seras là.

Un.

Deux.

Trois.

Alma ouvre les yeux. Le soir est un drap de coton qu'on agite au vent, des fleurs comme de petits soleils pleuvent dans la lumière dorée. Mai est un serpent à écailles, une guirlande de fête enroulée autour d'un arbre. Mai est un mensonge.

Et soudain, entre les arbres, un frémissement. Le soleil orange allume un incendie entre les branches noires, et, se détachant de l'ombre, surgit une chevelure de feu. Alma tente de comprendre

l'image. Une chevelure, vraiment ? Elle est infime. Un chat bondit souplement sur l'herbe, ondulant jusqu'à Alma qui le regarde, fascinée. La queue tordue, il est la réplique du chat roux, son chat de la maison, là-bas. Comment est-ce possible ? Les prunelles dans les yeux de la femme, le chat miaule faiblement, comme pour demander de l'aide. Alma fixe l'apparition, interdite, les joues mouillées de larmes, alors qu'un soleil à la traîne décousue flotte sur l'horizon. Au bout de quelques minutes, Alma constate que la panique a reflué comme une marée. Les mains tremblantes, moites, elle tend la main pour caresser la fourrure rouge, et sourit. D'un revers de bras, elle essuie ses larmes. Tu es là. Je ne suis plus seule.

Le soir est rouge. Les remparts du château, mangés de végétation, sont une cicatrice boursouflée qui court sur le paysage. Alma est un coquelicot coupé, ses pétales soyeux frissonnent au vent, et se rident comme la peau d'une très vieille femme. À genoux dans l'herbe sèche, elle peut voir à droite un phare (automatisé depuis 2006, elle a retenu l'information du capitaine), à droite un peu plus bas, une maison, inhabitée. Elle ne se souvient pas de ce qu'en a dit le capitaine, et, de toute façon, elle voit mal comment elle pourrait arriver jusque-là avec son entorse. Face à elle, les rochers se détachent au premier plan de la mer, qui prend tout le regard. À cette heure-là, songe Alma, elle devrait être au wagon-bar, mais elle n'a plus la force de se lamenter.

Alma renverse le contenu de son sac à dos sur une pierre plate, à côté du chat. Demi-sandwich enroulé de cellophane. Far aux pruneaux écrasé dans son papier alu. Bouteille d'eau. Thermos de café. Portemonnaie plein de cartes de fidélité à des clubs de gym où elle est allée deux fois, à la piscine, pareil, à des grands magasins et chaînes de cosmétiques en tous genres, une carte d'étudiante de 1995, des tickets de RER, une photo de son père, un vieux Xanax sans âge (trésor ! conquête inespérée !), un billet de train (putain). Une écharpe roulée en boule, un petit pull en laine bleu, une crème pour les mains, un recueil de poèmes de Raymond Queneau qu'elle ne se souvient pas d'avoir emporté, (Georges a dû le lui glisser là avec le far), lunettes, clopes, briquet, clés, et bien entendu : la boîte contenant les cendres d'Alma. Le chat regarde tout cet inventaire avec des yeux implorants, et tâte d'une patte la boîte en bois. Non, rien à manger ici. Pas touche.

Alma est engourdie, pleine d'un sentiment d'irréalité. À part les mouettes et leurs rires inusables, le soir fait monter des odeurs

nouvelles, piquantes, fumées, et des cris d'animaux nocturnes qu'elle ne sait pas identifier. Son entorse lui fait mal, elle se maudit de ne pas savoir quoi faire, il y a sûrement une plante à appliquer, un remède de la nature pour faire dégonfler sa cheville. Pourquoi ne sait-elle jamais se démerder ? En désespoir de cause, elle applique sa crème pour les mains en massant très doucement, et enroule avec précaution sa cheville dans son écharpe. Prenant appui sur sa jambe valide, elle saute à cloche-pied jusqu'à la branche d'un arbre, qui lui fera un bâton de marche honnête. Il faut maintenant trouver l'endroit où passer la nuit. Elle ne pourra pas remonter au château. Mais en claudiquant, elle pourra atteindre le rocher près du pin tordu, qui fait face au large. Ramassant son courage, Alma prend la boîte en bois sous son bras, et de l'autre, s'appuyant sur son bâton de marche, clopine jusqu'à l'endroit, le chat sur les talons.

Assise sur le rocher mangé de mousses qui donne sur le large, Alma songe à ce qu'elle est venue faire ici. Rendre l'autre Alma à la mer, au vent et à cette terre qu'elle aimait tant. Elle pense au fait qu'un enterrement digne de ce nom comporte une oraison funèbre. Chanter, elle n'en a pas la force, elle est littéralement sans voix. Alma sort le recueil de poèmes. En l'ouvrant au hasard, son cœur rate un battement :

Le chardon
 Quand bien même serais-je à l'étal de boucherie
 Exposé dépecé comme un très pauvre bœuf
 Quand bien même mon chef aux narines fleuries
 D'un œil glauque attendrait l'oignon et le cerfeuil
 Quand bien même mon ventre aux tripes déroulées
 À la curiosité s'ouvrirait bien sanglant
 Quand bien même mon cœur sur une assiette ornée
 Rejoindrait mon cerveau mon foie et mes rognons
 Nul ne saurait trouver parmi mes côtelettes
 Mes viscères et mes abats
 Le chardon qui fleurit semé par la conquête
 Que rien ne déracinera
 Le vivace chardon qui plante ses racines
 Dans les sols les plus secs et les plus rebutants
 Le chardon sans pitié qui frotte ses épines
 Pour de rudes douleurs parallèles au temps

Encore un chardon... Où qu'elle aille, cette plante est là, comme un signe. *Nul ne saurait trouver parmi mes côtelettes Mes viscères et mes abats Le chardon qui fleurit semé par la conquête Que rien ne déracinera.*

Alma pose le livre sur ses genoux, tremblante. Une mouette en équilibre sur une branche regarde la scène de son œil cerclé de rouge.

Alma a confiance dans les poètes. Elle doit l'admettre : bien plus que dans les médecins. Elle réfléchit. Queneau laisse entendre que chacun de nous possède un chardon. Serait-il possible que cette fleur conquérante, cette part essentielle de son être lui manque ? Est-ce pour cela qu'elle se sent si vide ? Le cœur lui tambourine les flancs, comme un poisson fou. Entre ses côtelettes à elle, n'y aurait-il plus rien qu'un rameau desséché ? Alma remue cette idée, elle sent qu'elle chauffe, qu'elle s'approche de quelque chose de juste. Elle s'est figée sur son rocher, et le paysage avec elle. Oui, c'est cela. Ce chardon, elle le perçoit clairement à présent, ce chardon s'est tellement rabougri qu'il s'est évanoui... Comment ne l'a-t-elle pas compris avant ? En elle croupit une branche malingre et assoiffée. Une part vitale de son être est morte.

Quand est-ce arrivé ? Depuis qu'elle s'est efforcée de disparaître, enfant ? Depuis qu'elle s'applique à vivre moins haut que les autres pour qu'on lui pardonne d'être ce qu'elle est : trop grande, trop *dotée* ? Elle se concentre. Ce sentiment de vérifier qu'elle existe est plus ancien. Une scène du passé lui revient. Alma doit avoir sept ou huit ans. Elle est seule dans sa chambre d'enfant, et s'ennuie. L'ennui a une odeur aigre et sucrée à la fois, qui lui tourne le cœur. Hélène, sa copine du quatrième étage, n'est pas là cet après-midi. À quoi jouer ? Elle balance ses jambes sur le rebord de son lit. Sa mère est avec une amie, qui l'accompagne au piano pendant qu'elle chante. Le grand appartement résonne de leur musique. Alma avance prudemment, un petit chausson rouge après l'autre, en direction du salon. La moquette étouffe ses pas. mamamamamama. ma. (un ton plus haut) mamamamamama. ma (un ton plus haut) mamamamamama. Elle contourne le piano, les notes tremblent dans l'air, personne ne semble la remarquer. Sa mère et son amie s'enregistrent. Alma se dirige vers le buffet, qu'elle ouvre en le faisant grincer juste un peu. Elle saisit des verres en cristal, qu'elle cogne l'un contre l'autre, doucement, ting ting, puis un peu plus fort TING TING. Elles ne la voient pas, ni ne l'entendent, apparemment. La mère d'Alma repasse la bande. La petite fille tend l'oreille. Derrière les vocalises, elle perçoit le bruit ténu qu'elle fait, la porte du buffet qui grince, il faut vraiment se concentrer, les verres qui s'entrechoquent, un son plus distinct. Alma est satisfaite. Si on l'entend, c'est qu'elle existe.

C'est qu'elle existe.

Alma est-elle la seule à se défier de l'évidence ? Certains, parmi les hommes, ont-ils comme elle un sentiment de solitude si grand, et ce depuis toujours, qu'ils doutent même de leur matérialité ?

Mais quel est le rapport avec le chardon qui étouffe Billie, et menace de la faire mourir ? Non, décidément, Alma ne comprend rien. Encore une fois, elle perd son temps à agiter des idées folles, là sur son rocher. Mais pourquoi alors tombe-t-elle sur des chardons sans cesse ? Dès qu'elle regarde sa fille ? Dès qu'elle ouvre un bouquin ? Pourquoi a-t-elle l'intuition si féroce qu'un chardon, précisément, tue Billie à petit feu ? Une chose la trouble, encore. Le poème dit que le chardon n'est pas porteur de mort, il est la vie, au contraire. Quand il ne reste plus rien de l'homme, il lui reste au moins ça, cette fleur indéracinable. Comment le poème pourrait-il se tromper ? Alma vacille, elle n'est plus sûre de rien : ses signes, ses intuitions, les poètes, les médecins, à quoi donc se fier ? La phrase danse toujours devant ses yeux :

Le chardon qui fleurit semé par la conquête.

Alma ferme les paupières, elle brûle, cette fois. Comme dans ses jeux d'enfant. La mouette s'envole dans un grand froissement d'ailes, et au même instant, Alma est foudroyée. L'évidence lui étreint le cœur si fort qu'Alma lâche un gémissement. Oui, le chardon est bien l'essence même de l'homme. Il est à la fois ses racines et ses fleurs, son fondement et sa promesse, son malheur et sa joie ; il est l'humain. Le chardon doit exister en chacun de nous, pousser et se déployer dans nos entrailles. Mais en Billie, aucune fleur ne peut s'épanouir, *parce qu'il n'y a pas de place.*

Ce lien jumeau, cette relation télépathique qu'Alma a créée avec sa fille a produit une sorte de canal entre elles. Billie sent tout, depuis toujours. Comment n'aurait-elle pas senti que sa mère peinait à vivre ? Alma se prend la tête dans les mains : elle repense à toutes les fois où Billie lui a tendu un linge mouillé, toutes les fois où sa fille l'a consolée, lui a pris la main, séché ses larmes. Toutes les fois où l'enfant l'a rassurée, lorsqu'elle quittait l'hôpital pour traverser la forêt. Billie la protégeait déjà. Elle l'a toujours fait. Une phrase lue dans l'*Encyclopédie* de Muzard lui revient : *Il est probable que la maladie se transmette, ou procède par contagion.* C'est ça... C'est exactement comme ça que le chardon d'Alma a migré en elle, et empêche sa propre fleur de s'épanouir. Comment grandir avec quelque chose de si encombrant, quelque chose qui n'est pas à soi ? Alma, glacée, n'a plus aucune

conscience du paysage, du vent qui lui hurle aux oreilles.

Deux amandes dans la même coque, c'est un jeu, qu'Alma chante depuis toujours.

Nous sommes deux sœurs jumelles, nées sous le signe des Gémeaux.

Deux chardons dans le même corps, c'est un de trop. Alma songe à la représentation du chardon dans l'*Encyclopédie botanique*. Ce qu'elle n'avait pas vu chez Georges devant ces pages jaunies, elle le comprend maintenant, grâce au poème : l'aigrette rose et douce, qui fleurit au milieu des ronces, et qui cherche à se déployer avec violence dans les poumons de Billie, a besoin d'espace. La chirurgie ne pourra pas extirper ce chardon. Seule Alma peut le faire. Seule Alma peut récupérer ce qui lui appartient et qu'elle a transmis malgré elle à sa fille. Le double rameau mortifère... Marthe S. l'avait pareillement transmis à sa jumelle, Rosalie.

Les paroles de May l'enroulent doucement. *Tu le sais au fond de toi, pour la délivrer, tu dois te retrouver.* Oui, pour une fois, elle sait comment s'y prendre. Il suffit d'accepter. D'accepter tout d'elle-même. Sa fragilité comme sa force, sa laideur comme sa beauté. Il lui suffit de cesser de craindre en sa puissance. De consentir enfin à être elle-même. Alors elle récupérera son chardon. Alors Billie pourra guérir, une fleur épanouie dans la poitrine.

Chacune à sa place.

May Be.

Elle songe qu'il lui reste peu de temps pour enfin délivrer sa fille. L'urgence la transperce. Billie respire encore. Jean lui manque. Sa vie lui manque. L'air froid lui transperce la peau, et Alma enfin se lève, et se réchauffe en se massant vigoureusement les bras. Le chat miaule. Oui, c'est le moment. Alma prend alors une inspiration et renverse la boîte. Les cendres se dispersent en une fumée blanche, qu'un coup de vent fait pleuvoir sur son visage. Recouverte d'une fine pellicule de poudre grise, Alma rit en s'ébrouant. Le chat a sauté de côté, en secouant son pelage crissant de cendres.

Que ton corps, Alma Muzard, retourne à la terre, au ciel, et à cette île. Georges aurait voulu être là pour t'accompagner jusqu'ici, mais il n'a pas pu faire le voyage. Ce soir, je suis ses bras, je suis ses yeux, et je sens tout son amour pour toi.

C'est moi que j'enterre, pense Alma. C'est moi qui renaiss. Je vous le dois, à tous les trois.

Je ne connais aucun d'entre vous : Alma Muzard, Raymond Queneau et Chicago May, et pourtant, vous êtes plus réels, en cet instant, que la terre qui me porte. Jean, je te fais une promesse. Billie ne mourra pas. Elle ne mourra pas parce que je vais vivre. Vraiment. Et toi, Alma, sois libre désormais !

Alma disperse ces mots à nouveau, à la lune, derrière laquelle se tient Billie :

Tu ne mourras pas, car je vais vivre.

Plus tard, le ciel est bleu, d'un bleu très sombre trempé de noir, et des traînées violettes filent vers l'horizon. Alma est assise sur la pierre plate, le bout de sa cigarette rougeoyant dans le soir. Elle aperçoit ses jambes serrées dans son jean, ses doigts bleuis, les boucles près de sa joue. Mais cette fois, elle n'a pas besoin de les observer pour vérifier qu'elle existe. Alma occupe cet espace ce soir dans le monde. Cette certitude-là, elle l'avait perdue. À cet instant, c'est comme si elle avait récupéré sa densité ; qu'éparse, elle s'était rassemblée, au cœur de son propre corps.

Alma arrache un pissenlit à ses pieds et souffle doucement.

Billie est recroquevillée dans ses draps. Elle a été enduite de Bétadine à partir du cou jusqu'en bas du ventre, en prévision de l'opération du lendemain. On a attaché ses cheveux, qui moussent dans un chignon d'or flou. Billie est dorée, nimbée de sa propre lumière. Assommée de fièvre, elle a passé la journée dans un semi-délire où des images saturées de couleur se sont entrechoquées dans sa tête. C'est comme si la tumeur avait pris toute la place de ses poumons, lui laissant à peine un filet d'air, qu'elle respire dans un soufflet de forge. Un masque à oxygène est à disposition, que Billie place sur son visage quand elle étouffe.

Dehors, le ciel est enflé de vent et les maigres peupliers de l'hôpital entremêlent leurs feuillages dans de longs frôlements. La lueur de la lune coule à flots sur les draps blancs, et enveloppe Billie de lumière.

Soudain, Billie sent quelque chose tomber en pluie sur son visage. Comme des aigrettes de pissenlit qui lui chatouillent les joues. Presque un baiser. *Maman ?* articule-t-elle à voix basse. Quelque chose se desserre violemment en elle. L'air se déploie comme une fleur, et circule à nouveau dans ses poumons, immensément. Billie se rendort aussitôt, de fins panaches frémissant sous son nez, à chaque souffle.

Alma a passé la nuit près d'une souche d'arbre renversée, le chat sur son ventre. Le petit pull bleu lui a servi de couverture, et le sac à dos rempli de feuilles et de mousse, d'oreiller de fortune. L'air de la nuit chargé d'humus et de sel lui a glacé les os. L'humidité transperce ses vêtements, l'herbe est sale, visqueuse. Les frôlements d'animaux nocturnes derrière elle, les cris de bêtes inconnues l'ont transpercée. Les bourrasques soulèvent des mottes de ténèbres, la nuit a des grincements inconnus. La réalité du monde frappe Alma de plein fouet. Elle a oublié ses ruses pour l'atténuer : ses usines à rêves, ses kaléidoscopes de couleur. Elle se tient là, nue et désarmée, dans cet espace et dans ce temps. La nuit est d'un noir d'encre, une énigme. Elle est une vérité essentielle, implacable. Alma ne peut pas lutter et finit par y consentir, en s'y laissant glisser comme dans un puits. Elle rêve confusément : de poissons encore, leurs bouches absurdement sensuelles et désespérées cherchent l'air, et dans un dernier sursaut, ils se cabrent et sautent pour rejoindre leur bocal.

À l'aube, sa première pensée est que la nuit est achevée. Elle est derrière elle, et c'est une victoire. Le jour a écarté l'obscurité de quelques centimètres, l'aube est fine comme une herbe, un trait rose clair contre l'horizon, une couleur chocolat au lait très pâle. Alma s'y est prise à dix fois, mais elle a réussi à allumer un petit feu avec quelques branches sèches qu'elle a ramassées autour d'elle, des pelotes de tiges rousses, ses tickets de RER, sa carte d'étudiante et son briquet ; l'odeur poivrée de son foyer de fortune la vivifie. Elle souffle sur ses doigts, se masse les pieds et se tape les bras de ses mains, comme elle l'a vu faire dans les films. Bientôt, les flammes ont grandi. Alma est incrédule devant ce feu qu'elle a allumé seule, une brume orange sur

des roches couleur d'ossements, et une joie profonde, venue du fond des âges peut-être, l'a étreint. Coincé entre quatre pierres plates, comme ceux des Indiens, il fume en volutes frisées vers les arbres et allume autour d'Alma un petit îlot de chaleur. Elle est restée là longtemps, les yeux dans les flammes, en chantonnant pour elle-même et pour le chat. Bientôt, le frémissement du soleil derrière la ligne des vagues a embrasé l'horizon, et allumé un crépitement d'étincelles sur la mer.

La bosse, sur sa cheville, de la taille d'un œuf de pigeon, a pris une teinte bleuâtre au matin. Le chat donne des petits coups de langue tout autour, comme pour la réconforter. Malgré la fraîcheur mordante de la rosée, Alma préfère ne pas bouger de son lit de fougères. Bientôt, la première navette *Armor Navigation* déversera son lot de passagers, et il lui faudra des forces pour rejoindre le pont. Elle ne sait pas déchiffrer l'heure dans la Nature, mais elle dirait qu'il est 6 heures du matin, 6 h 30 tout au plus. Elle pense à Billie dans ses draps jaunes des Hôpitaux de Paris. Son cœur se serre, pourtant elle a confiance. C'est bientôt l'heure de l'opération. Mais si Billie a capté son message comme elle le croit, elle ne sera pas opérée.

Renversée sur le sol, Alma songe à une phrase qu'elle a lue il y a longtemps dans un roman :

« Je t'aime au point que tous les tigres des jungles du monde entier se mettent à fondre pour devenir du beurre. »

Peut-être l'a-t-elle retenue pendant toutes ces années pour pouvoir l'adresser silencieusement à Billie en ce moment même. Elle regarde les nuages passer du rose au violet et les oiseaux fendre la chair du ciel. Une moitié de lune est encore accrochée à l'ouest.

Elle repense à un après-midi passé avec Jean, il y a longtemps. Avant Billie. Ils étaient tous deux allongés dans l'herbe sur les hauteurs de Manosque. Ils se connaissaient depuis peu, et Alma était encore gauche avec son nouvel amoureux. Elle était même si troublée par Jean qu'elle accumulait les gaffes et les gadins : elle tombait, elle renversait les verres, elle se prenait des arbres en pleine poire. Jean riait et l'appelait tendrement « mon petit Pierre Richard ».

Cet après-midi-là était chaud, et l'air bourdonnait d'insectes et d'une brume dorée, qu'exhalaient les champs de blé. Avec Jean, Alma se sentait bien vivante. Elle avait de nouveau des contours, de la consistance, elle se redressait enfin. Ils avaient marché et parlé des

heures dans la campagne, parmi le pollen des fleurs en suspension, et avaient fini par s'allonger dans un champ un peu pentu. Ils n'avaient plus dit un mot, à partir de cet instant, et étaient restés simplement là, l'un à côté de l'autre, à regarder filer les nuages – comme Alma le fait à présent – jusqu'à ce que le jour baisse et que les papillons de nuit se cognent à leurs jambes. La tête d'Alma lui tournait alors légèrement. Était-ce la sensation du corps de Jean tout contre elle ? Le vin blanc qu'ils avaient bu ? L'inclinaison du champ ? Le sentiment vibrant qu'elle avait eu, cet après-midi-là, qu'elle et lui ne se quitteraient plus, que leur vie ressemblerait à l'infini à cet après-midi d'été radieux ?

Alors que le jour prend possession de l'atmosphère, et monte, frais et bleu, autour d'elle, Alma songe qu'elle et Jean pourraient être amers, et ne le sont jamais devenus. Car s'ils ne s'étaient en effet plus quittés depuis cet été-là, l'existence n'avait pas été qu'un long après-midi champêtre.

Ils étaient si parfaitement confiants et naïfs lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Ils pensaient que la vie était aussi ouverte et accueillante que ce paysage, et qu'ils n'auraient qu'à la traverser à deux de leur grande foulée tranquille, pour que tout s'ouvre devant eux. Leur Billie si parfaite qu'ils en étaient presque gênés devant les affreux petits êtres braillards qu'enfantaient les autres ne les avait pas démentis. Ils avaient vécu plus de dix ans dans ce rêve.

Puis, brusquement, le ciel s'était assombri, l'orage avait tonné et dévasté leur paysage. Il était aujourd'hui furieusement saccagé, les herbes gluantes de pluie, les arbres calcinés, et ce n'était plus du pollen qui montait tendrement dans l'air, mais des fumées acides : celles de l'angoisse et de la maladie.

Pourtant, Jean et Alma étaient restés debout pendant l'orage. Alma s'en rendait compte maintenant. Ils avaient vu leur caressante prairie se transformer en champ de mines, sans abdiquer totalement leur foi en l'avenir. Pour cela, chacun d'eux avait sauté dans une traverse d'herbe verte, qu'ils avaient longée, en s'accrochant aux bords du talus. Jean y cultivait l'humour comme des salades, Alma, c'était la rêverie. Ils étaient désormais au bout du chemin, en plein vent, seuls, pendant que se jouait le dernier acte de la tempête. Il se pourrait que chacun reste dans son coin, sans pouvoir rejoindre l'autre.

Cette pensée fait péniblement s'asseoir Alma dans son lit de mousse. Les mouettes sont posées là, tout près d'elle. À force

d'immobilité, Alma est devenue un simple élément du paysage. Et ça, ce n'est plus possible. Elle se lève, très doucement pour ne pas s'appuyer sur son pied douloureux, s'assoit près des braises de son feu, et donne au chat des miettes de son sandwich au jambon. Le lointain ressac de la mer module ses pensées et les déplie.

Il est temps de s'affirmer. Alma vit encore tapie au fond d'elle-même, comme l'enfant solitaire qu'elle était.

Il est temps de se redresser. Alma vit encore courbée comme l'adolescente, trop grande et trop gracieuse, qu'elle était.

Il est temps de cesser de s'excuser d'être soi.

De cesser de compter sur les autres pour se donner une consistance.

Pour se tenir droit. Se réparer.

Pour *être*.

Si Alma est une plante sauvage, Jean n'est pas son tuteur, mais l'homme qu'elle a choisi.

Billie n'est pas leur trophée, leur merveille. Elle n'est pas le porte-bonheur d'Alma. Elle est elle-même : Billie, et c'est suffisant. Fallait-il que son enfant tombe si malade pour qu'Alma, enfin, le comprenne ?

Il est temps, pour Alma, de vivre par elle-même, sans crainte de s'épanouir.

Comment Billie le pourrait-elle sinon ?

La solitude est un privilège, pas une malédiction. Le froid, la terreur, l'isolement ne sont plus ces loups qui guettent Alma de leurs yeux de ténèbres. Ou plutôt, Alma les a vaincus, avec son bric-à-brac d'apprentie fugueuse, et sa ferveur. Elle a survécu à sa peur, à son chagrin et à sa nuit. Je peux compter sur moi, je suis prête, désormais, et j'ai confiance en Billie, affirme-t-elle à voix haute pour donner à ses paroles une épaisseur, et les voir flotter au-dessus d'elle. Si confiance, que tous les tigres des jungles du monde entier ont du souci à se faire.

En vigie sur son rocher, elle distingue le dessin de la navette approcher de l'île aux Moines. Elle a déjà rangé ses affaires, et attaché au cou du chat le long ruban de son porte-clés. Il s'agit maintenant de descendre le sentier en s'aidant du bâton jusqu'au port. Le chat tire sur sa laisse improvisée, Alma peine à le suivre, chaque pas est une étincelle de douleur, merde, merde, merde, scande-t-elle tout au long du chemin, elle a toujours adoré jurer, et seule sur l'île, elle s'en donne à cœur joie. Merde, putain de bordel de merde, hurle-t-elle. Elle a laissé

derrière elle les vestiges d'un petit feu d'Indien, et sa vieille pelisse de tristesse et d'effroi, comme un manteau usé dont elle n'a plus besoin.

Alors que la navette accoste sur l'île et que le capitaine se rue en gesticulant vers cet étrange attelage – une femme, les cheveux en désordre piqués de brins d'herbe, tenant en laisse un chat roux à la queue tordue –, Alma sourit. Elle essuie sans broncher les reproches du capitaine, oui, elle a loupé la dernière navette hier, non elle n'a pas pu se signaler, oui, elle va bien, oui, elle s'est fait une entorse, non ce n'est pas la peine d'appeler l'hélico, etc. On la fait s'asseoir dans le pont fermé, et allonger sa jambe sur des couvertures, on lui donne du café chaud, un passager médecin lui offre de soigner sa cheville, le capitaine lui tend un téléphone et se propose d'appeler un taxi pour l'emmener à la gare. Merci, souffle-t-elle. Merci, vraiment. Juste. Juste une minute. Depuis le bateau, Alma regarde l'île aux Moines rapetisser, et se fondre dans l'horizon, jusqu'à devenir un mirage argenté dans le lointain.

Sur le port de la ville, Alma a passé deux coups de fil, du téléphone du capitaine. À Jean, tout d'abord, qui a pleuré en entendant la voix de sa femme. Il ne cessait de répéter, mais bon sang, mais où étais-tu ? en suffoquant de larmes. Puis, avant même qu'Alma ne lui explique sa nuit, il lui a appris que l'hôpital l'avait appelé, Billie ne serait pas opérée, la tumeur avait disparu, Alma, tu te rends compte ? Billie respirait à nouveau, son taux de leucocytes était remonté à la normale, elle était guérie. Jean pleurait de plus belle, et Alma aussi. C'est un miracle, les médecins n'ont jamais vu ça, ils gardent Billie en observation, quand rentres-tu ? Je vais voir notre fille. Viens, reviens vite. Alma a laissé quelques instants la lumière du matin rendre ces paroles tangibles pour elle.

Billie guérie. Miracle. Reviens vite.

Le cœur se dilate si fort dans sa poitrine qu'Alma en a le souffle coupé.

Puis, se rappelant que le téléphone ne lui appartient pas, Alma abrège et appelle Georges, son numéro est sur la première page de l'exemplaire du Queneau qu'il lui a prêté (Georges est comme ça, ses livres portent un tampon avec nom et adresse). Le vieil homme a la voix très faible, il a cru qu'Alma était partie sans lui dire au revoir, ni lui donner de nouvelles. Alma tremble elle aussi, et doit se reprendre pour ne pas laisser les larmes briser sa voix. Elle lui raconte la

cérémonie pour Alma, sur l'île, et sa Billie, guérie, qu'elle va retrouver. Elle reviendra avec son mari et sa fille, si Georges veut bien.

Alma salue le capitaine de la navette, qui la regarde partir avec le chat d'un œil dubitatif. Elle s'écroule sur un fauteuil en paille tressé, dans le premier café qu'elle croise sur sa route. Dans sa poitrine, une étreinte se défait, et l'air qu'elle inspire coule dans son corps comme une eau fraîche, Alma concentre ses sensations sur cet endroit, où il lui semble que son chardon refleurit.

— Bonjour Philippine, souffle-t-elle dans un sourire.

À la mémoire de Jacques Joly et d'Agnès Talec.

Merci à Ludovic, Louise, Arsène et Paul.

À ma mère, Emmanuelle Genevois, et à Georges Plailly.

Et encore merci à : Alix Penent, Raphaële Moussafir, Arnaud Delalande, Audrey Poux, Anne Jeanvoine, Diane Schmidt, Ana-Maria Lennon et Séverine Vidal, ainsi qu'à tous ceux que j'aime.



Flammarion

TABLE

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27

